Document généré le 4 juin 2024 05:05

Québec français

Nouveautés

Numéro 125, printemps 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59590ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2002). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (125), 6–31.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2002

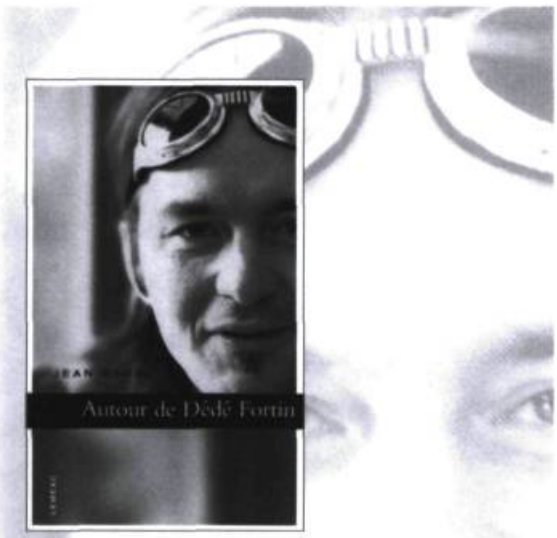
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Comme le titre l'indique, nous sommes « autour » de Dédé Fortin, à mille lieues du centre dans un espace circonscrit par la personne de Jean Barbe que la quarantaine menace.

BIOGRAPHIE

JEAN BARBE
Autour de Dédé Fortin
Leméac, Montréal,
2001, 115 pages

Le suicide de Dédé Fortin, la voix, le cerveau et le cœur des Colocs, n'a pas laissé grand monde indifférent, car il avait su se rallier bon nombre d'amateurs de musique et s'attirer la sympathie du public. Sa franchise, son originalité et son engagement à toutes sortes de causes avaient fait de lui un artiste de premier plan et de première ligne. On garde l'image d'un type qui savait tout donner lors de ses spectacles et qui s'était voué, ces dix dernières années, à la musique populaire.

Pourquoi diantre fallait-il que Jean Barbe publie, en commande spéciale, ce texte prétentieux et insipide intitulé *Autour de Dédé Fortin* ? Le rédacteur en chef du *Voir* l'a peu connu et ce qu'il a à nous en dire relève d'un intérêt douteux dans les circonstances. En effet, Barbe profite de la mort de Fortin pour faire le point sur sa vie dont il essaie de nous faire croire qu'elle a parfois emprunté le même chemin que celle du chanteur des Colocs. Le journaliste confond le reportage et le journal personnel, s'adonne à une « pop sociologie » de bas niveau et multiplie les visites guidées dans sa petite bulle comme si cela pouvait intéresser quelqu'un. De Dédé Fortin, nous n'apprenons rien de neuf que ne nous aient rapporté les périodiques au lendemain de l'annonce de son décès.

Comme le titre l'indique, nous sommes « autour » de Dédé Fortin, à mille lieues du centre dans un espace circonscrit par la personne de Jean Barbe que la quarantaine menace. Fortin méritait mieux que ce long article du *Voir*, écrit à chaud et qui n'est que le ramassis de témoignages et d'analyses aussi superficielles qu'oiseuses.

Roger Chamberland

AUTOBIOGRAPHIE

YVON LEROUX
De la grande noirceur au plein feu. Tome 1 : Les personnages de ma vie
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles
2001, 302 pages

Cinquante-deux ans après son entrée dans le milieu artistique, Yvon Leroux propose un « rappel » de sa vie, de sa carrière et de son époque. À travers *Les personnages de ma vie*, le premier tome de son œuvre *De la grande noirceur au plein feu*, l'artiste révèle ses souvenirs avec beaucoup de sensibilité.

Dès la petite école, Yvon accuse l'incompétence de ses professeurs et leur incapacité à susciter son intérêt. Toutefois, les études le passionnent et ses propres initiatives lui permettent d'acquérir un bagage de connaissances. Très jeune, son « tempérament émotif » le sensibilise à la condition humaine. La mort et la maladie le terrifient, et l'annonce de l'implication du Canada dans la guerre contre l'Allemagne et ses alliés éveille une grande peur chez lui. Il pense à la lutte des Patriotes de 1837 à Saint-Eustache, son village natal, et il craint que la violence menace de nouveau l'équilibre de son milieu.

En 1943, la famille Leroux déménage à Montréal. En ville, les signes d'assimilation sont flagrants. Le jeune Yvon, qui travaille pour une compagnie anglophone, est conscient de la situation, mais il n'en connaîtra les causes réelles qu'avec le recul. Dans un environnement stimulant sur le plan culturel, le cinéma lui donne le goût de jouer. Dès 1949, le « p'tit gars » de Ville Chénier est initié aux domaines théâtral et radiophonique. Bien qu'il travaille comme un forcené, il gagne modestement sa vie. Surtout connu pour son rôle de Bidou Laloge dans *Les Belles Histoires des Pays d'en Haut*, Yvon Leroux a pourtant plus d'une corde à son arc ; il s'est auparavant livré à la mise en scène, à l'écriture, à la conception de décors, de costumes, d'éclairages et de bandes sonores. Il ne se doutait pas encore qu'un « Nuage » allait apparaître dans « le décor de [sa] vie ».

Les personnages de ma vie nous fait découvrir ou redécouvrir les grands de la communauté culturelle des décennies 1940 et 1950. Yvon Leroux redonne leur place et leurs mérites aux artisans qui ont vaillamment contribué au développement des arts de la scène au Québec, mais sans connaître une grande renommée. Il témoigne également de sa fidélité, de sa loyauté et de sa gratitude envers ceux qui lui ont donné une chance dans la vie, que ce soit dans le secteur ouvrier ou artistique.

La relation de certains de ses souvenirs pourra paraître superflue, mais le lecteur comprendra sans doute qu'ils servent à tracer le profil d'un homme attaché à ses racines et aux personnages qu'il a côtoyés et aimés. Ces petits riens permettent de mieux saisir l'artiste intègre qu'il deviendra. On y découvre un bon « vilain » qui nous fait rire avec lui de ses maladresses. En revenant sur divers événements politiques, sociaux et culturels, Yvon Leroux situe son évolution au sein de notre histoire, ce qui permet aux lecteurs plus âgés de se donner des points de repères et aux lecteurs plus jeunes d'apprendre ce que les livres ne leur révèlent généralement pas. Pour ce qui est de l'édition des *Personnages de ma vie*, il est fort dommage que le travail des correcteurs laisse à désirer. De quoi faire soupirer Yvon Leroux qui a un si grand souci du détail.

Isabelle Fournier

Les personnages de ma vie nous fait découvrir ou redécouvrir les grands de la communauté culturelle des décennies 1940 et 1950.

CAHIERS

CHRISTIANE LAHAIE et PATRICIA GODBOUT (DIR.)
***Les cahiers Anne Hébert* n° 3, « Traductions d'Anne Hébert »**
Université de Sherbrooke/Fides, Sherbrooke/Montréal, 2001, 185 pages

Ce nouveau *Cahier Anne Hébert* reste fidèle à sa mission en nous offrant des articles qui nous permettent de découvrir des facettes cachées de l'œuvre hébertienne, cette fois-ci celles de sa traduction.

Les trois premiers articles, proposés par des traductrices d'Anne Hébert, témoignent du travail d'orfèvre que représente cette délicate mission, définie ainsi par Pauline Sarkar : « Traduire Anne Hébert demeure difficile, parce que chaque expression, chaque mot est employé consciemment ; rien n'est laissé à la facilité » (p. 8). Shirley Fischman avoue avoir renoncé à l'exploration des lieux réels pour s'immerger dans les lieux hébertiens afin de rendre non la lettre mais l'âme des romans. C'est ce que Hélène Rioux, romancière et traductrice, affirme lorsqu'elle décrit son rôle : « Traduire, c'est entrer dans l'autre, trouver sa musique. La traduction est d'abord une oreille attentive. Elle s'attache au son autant qu'aux mots. [...] Se confondre avec l'autre, devenir sa main qui écrit, sa tête qui pense, son cœur qui bat. Sa sueur et ses larmes. Son angoisse, sa détresse, sa joie » (p. 21). C'est sur ces difficultés que s'est attardé Robert Harvey, qui met en parallèle plusieurs traductions du poème « La chambre fermée ». Le choix partial de synonymes, toujours partiels, met en lumière l'impossibilité pour le traducteur de disparaître complètement de la réécriture. Selon les cas, cette réécriture enrichit ou dénature l'œuvre originelle. Évoquant la réception de la traduction des œuvres au Canada anglais, Antoine Sirois nous en brosse l'historique, depuis ses débuts au sein de l'élite intellectuelle dans les années 1950 jusqu'à sa consécration dans les années 1970 par le public.

Les trois derniers articles approfondissent les difficultés soulevées par Harvey en questionnant la place du féminin dans les traductions littéraires et cinématographiques. Shirley Fortier montre avec brio que le changement de langue élimine certains aspects de l'œuvre et incite justement à sa relecture. Interrogeant le film *Les fous de Bassan*, Elspeth Tulloch déplore le gommage de la « vision critique de la société patriarcale » (p. 97) par le réalisateur. Marilyn Randall rappelle au contraire qu'un film n'est pas une traduction littérale mais une « lecture » (p. 104) adaptée et personnelle d'un texte. Le film nous propose alors une relecture éclairante du roman. Enfin, les deux derniers articles *Hors dossiers* de Lucie Guillemette et Helena M. da Silva offrent deux lectures au féminin, la première sur la capacité du sujet féminin à sortir du monde dualiste pour s'affirmer dans *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais*, et la seconde sur l'ambiguïté et la destruction qui caractérisent la mère hébertienne.

Ce troisième numéro des *Cahiers Anne Hébert* nous conforte donc magistralement dans l'assurance que les discussions et les dissensions sur l'œuvre de celle qui nous a quittés voici deux ans sont le plus beau symbole de sa richesse, de sa profondeur et de son immortalité.

Anne Fonteneau

CORRESPONDANCE

GABRIELLE ROY
Mon cher grand fou... Lettres à Marcel Carbotte 1947-1979
Édition préparée par Sophie Marcotte, avec la collaboration de François Ricard et Jane Everett
Boréal, Montréal
2001, 825 pages

L'œuvre de Gabrielle Roy est éminemment personnelle. Nous l'oublions parfois, tant le brillant succès de *Bonheur d'occasion* a fait ombrage sur une œuvre où la romancière a contenu sa vie et dont un chapitre, peut-être le plus confidentiel, a paru cet automne. Sous le titre *Mon cher grand fou...* sont rassemblées les 485 lettres écrites avec une tendre opiniâtreté par Gabrielle Roy à son mari, Marcel Carbotte, entre 1947 et 1979, soit des lendemains de leur première rencontre jusqu'au moment où la santé de Roy, de plus en plus fragile, allait la forcer à mettre fin à ses séjours au loin qui permettaient l'échange épistolaire.

La correspondance, dont n'est présentée que la part rédigée par Roy, est exposée de façon chronologique, finissant ainsi par former une sorte de journal de voyage (rédigé de Kenora, de Genève, de l'Upshire, de Rawdon, de Petite-Rivière-Saint-François, de Montréal, de Winnipeg, de la Provence ou de la Floride, lieux de recul autour desquels les lettres sont regroupées) où l'on découvre non pas tant les dessous de son œuvre publique – les allusions à sa pratique d'écriture sont somme toute peu nombreuses – que ceux de sa vie ordinaire, autant que faire se peut lorsque l'on se nomme Gabrielle Roy. Un hôtel mal chauffé, les ennuis de santé, la souffrance des uns et la bêtise des autres, les contrats à signer, les excursions projetées, les bonheurs d'une conversation, les beautés d'un rivage ou d'un tableau, et les lettres de Marcel qui n'arrivent jamais assez vite sont des motifs récurrents. Un enchaînement de petits faits et d'humeurs qui pourrait devenir ennuyeux si on ne retrouvait pas dans les nombreuses descriptions des personnages et des paysages qu'elle découvre la liberté du reporter que Roy a déjà été, et si elle n'avait laissé pudiquement paraître, entre les lignes, la résignation d'une relation amoureuse qui doit s'abandonner commodément à l'amitié fidèle, les tourments d'une gloire dont elle avait besoin mais qu'elle supportait mal, l'attente d'une œuvre à faire et la colère de constamment manquer aux devoirs dont elle s'était chargée. Dans ces confidences voilées réside sûrement l'intérêt de cette correspondance, là et dans ce regard intense que Roy a su poser sur l'univers et sur ceux qui l'entourent,

GABRIELLE ROY

Une sorte de journal de voyage, rédigé de Kenora, de Genève, de l'Upshire, de Rawdon, de Petite-Rivière-Saint-François, de Montréal, de Winnipeg, de la Provence ou de la Floride...

mais surtout sur elle, regard dont l'exigence se montre, dans ces lettres, avec peut-être plus d'acuité que dans ses textes plus connus. Que le lecteur ne s'y méprenne donc pas : il ne s'agit pas ici de secret d'alcôve ni d'une intrusion forcée dans l'intimité d'un auteur. Les propos, plus on avance dans le recueil, sont ceux d'un écrivain qui mesure sa valeur et la place que prendront dans son œuvre ces lettres qu'elle souhaitait, d'ailleurs, rendre publiques. Partagée entre ses livres et sa vie, peut-être Roy avait-elle trouvé dans l'activité épistolaire le moyen d'allier les deux.

L'édition de *Mon cher grand fou...* a été réalisée grâce au travail patient de Sophie Marcotte, accompagnée de François Ricard et de Jane Everett du « Groupe de recherche sur Gabrielle Roy », de l'Université McGill, dont le projet est de révéler au public l'œuvre « immergée » de Roy. Marcotte a choisi, de façon judicieuse, d'escorter les lettres d'un appareil critique à la fois discret et efficace qui facilite la compréhension du contexte qui les porte sans briser le caractère particulier, privilégié du rapport qu'entretient le lecteur de correspondance avec le texte. Suite de *La détresse et l'enchantement*, l'autobiographie des années d'apprentissage, coulisse d'*Une vie*, sa biographie, *Mon cher grand fou...* complète et s'inscrit pleinement dans l'œuvre littéraire de Gabrielle Roy. « Il m'est venu à l'idée [...] que ma propre vie, si je pouvais la relater simplement comme elle s'est déroulée et a suivi son bizarre chemin, serait mon meilleur roman », écrivait Roy (cité par François Ricard dans *Gabrielle Roy. Une vie*, p. 504). Ce n'était pas vanité.

Annie Cantin

DICTIONNAIRE

FRANÇOIS LAPLANTINE
et ALEXIS NOUSS
Métissages.
De Arcimboldo à Zombi
Pauvert, Paris
2001, 634 pages

Il y a toujours des risques à publier un dictionnaire, dont le plus important serait d'oublier une entrée que d'aucun jugerait essentielle ou encore de fournir une définition trop approximative pour être significative. En publiant *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, François Laplantine et Alexis Nouss s'exposaient à de tels griefs. Mais le parcours en saute-mouton, plutôt qu'une lecture à proprement parler, qu'il est plus approprié de faire dans le cas d'un dictionnaire, est fort révélateur de la rigueur et du souci d'exhaustivité qu'ont pratiqués ces deux auteurs. Le terme « métissage » est à la mode, comme le confessent les deux auteurs, mais quelles réalités recouvre-t-il ? Et que désigne-t-il au juste ?

Laplantine et Nouss proposent de circonscrire en un peu plus de 225 entrées et presque autant de renvois ce qu'ils désignent comme une culture du métissage. Ces entrées sont aussi bien des concepts, des auteurs, des pratiques culturelles, savantes comme populaires, des termes-clés, des caractéristiques propres aux arts, etc. Pour notre plus grand plaisir, les auteurs ratissent large et font se côtoyer Romain Gary et le hip hop, Lisbonne et le hors-champ, Alexakis et le tango, et ainsi de suite. Sous chaque entrée, on trouve une définition et souvent une glose explicative qui établit des relations et dresse des ponts entre des « mots-clés » dont l'évidence ne saute pas toujours aux yeux, mais dont l'ensemble parvient à créer une symbiose intéressante.

L'objectif des deux auteurs est clairement avoué : « Cet ouvrage souhaite montrer que le métissage apparaît non seulement comme une condition mais pleinement comme une culture. [...] C'est une pensée de la résistance tant à l'uniformisation croissante qu'à l'exacerbation des particularismes identitaires ». Un tel projet est tout à fait justifié et trouve ici une réalisation exemplaire. On feuillette d'une entrée à l'autre et on se laisse guider dans le temps et l'espace, dans des domaines obscurs, mais jamais on ne perd de vue le lien essentiel qui est commun à chacune des entrées. De plus, il y a une liberté rafraîchissante dans la rédaction qui permet aux auteurs d'aborder l'un ou l'autre sujet sans jamais être contraint par un modèle. Cette culture du métissage revendiquée rompt en quelque sorte avec la sempiternelle opposition de l'homogène et de l'hétérogène et constitue la troisième voie grâce à laquelle on peut « voir le monde comme métis et le métissage comme un monde ». Un livre important.

Roger Chamberland

ESSAIS

DENYS DELÂGE
et JEAN-PIERRE SAWAYA
Les traités des Sept-Feux avec les Britanniques. Droits et pièges d'un héritage colonial au Québec
Septentrion, Sillery
2001, 294 pages

Denys Delâge est professeur au département de sociologie de l'Université Laval. Dans ses recherches, il s'intéresse à l'histoire des Amérindiens, en approfondissant particulièrement l'histoire des alliances franco et anglo-amérindiennes ; il est d'ailleurs l'auteur de l'ouvrage *Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664* (publié chez Boréal en 1985), une référence en la matière. Jean-Pierre Sawaya est inscrit au doctorat en histoire à l'Université Laval. Ce dernier a déjà offert un premier examen du regroupement des Sept-Feux dans son essai intitulé *La Fédération des Sept-Feux de la vallée du Saint-Laurent* (publié chez Septentrion en 1998). L'ouvrage dont il est question ici reprend, en l'élargissant, la partie III intitulée « Les Sept-Feux et les traités avec les Britanniques » tirée du rapport soumis le 30 juillet 1996 à la Commission royale d'enquête sur les peuples autochtones et rédigée par les deux mêmes collaborateurs. Il s'agit donc d'un ouvrage réalisé par des spécialistes en histoire amérindienne qui livrent ici le fruit de leurs recherches qui s'appuient sur un grand nombre de sources et de fonds d'archives, dont les Archives nationales du Canada, celles du Québec et les Archives du Séminaire de Québec.

Ce livre présente les traités historiques, une loi, *la Proclamation royale*, et les engagements officiels concernant les Amérindiens domiciliés de la Province de Québec lors de la conquête britannique du Canada. La Fédération dite des Sept-Feux (c'est-à-dire des sept conseils), formée au début du Régime anglais, regroupe les Iroquois, les Algonquins et les Nipissingues de la région de Montréal, les Abénaquis et les Algonquins de la région de Trois-Rivières et les Hurons de la région de Québec. En s'appuyant sur de nombreux documents qu'ils citent en respectant l'orthographe originale (qu'elle soit anglaise ou française), les auteurs jettent la lumière sur le processus de dépossession territoriale et culturelle

des premières nations et sur l'émergence d'un pouvoir colonial qui exploite de façon mensongère le rapport père/enfants, rapport qui se veut rassurant aux yeux des Amérindiens. Trois mots résumeront bientôt le sort réservé à ces enfants trop naïfs ou trop dociles : marginalisation, dépossession, refoulement.

Bien que les traités d'abord conclus avec les Sept-Feux constituaient des engagements solennels promettant à ces derniers la possession des terres des villages et des terres de chasse, les Britanniques ont joué sur l'ambiguïté en garantissant ces possessions pour un temps, en attendant que le roi décide d'autres usages. Les Amérindiens s'en remettaient donc à un « père » qui disait vouloir le bien de ses « enfants », mais qui n'exerçait pas du tout le même type de relation d'autorité que celles auxquelles les autochtones étaient habitués. L'ouvrage de Delâge et Sawaya, par l'abondance des extraits cités et par leur analyse en fonction du contexte historique et géopolitique, permet de mesurer tout l'impact qu'a pu avoir cette incompréhension sur l'avenir de la nation autochtone de la Province de Québec.

Cet ouvrage pourra certes aider à mieux comprendre certaines revendications formulées par les autochtones d'aujourd'hui et cet attachement qu'ils montrent à vouloir conserver les droits qu'on leur a consentis jadis et qui leur permettent d'espérer échapper à une complète acculturation.

Chantale Gingras

RICHARD SHUSTERMAN
Vivre la philosophie. Pragmatisme et art de vivre
Klincksieck, Paris
2001, 194 pages
Collection « Esthétique »

Il y a un certain bonheur dans l'écriture de Richard Shusterman qui, en tant que philosophe, mais pratiquant la philosophie pragmatiste, a fait le pari d'écrire afin de mieux faire coïncider l'éthique et l'esthétique. *Vivre la philosophie* est certes un titre invitant et laisse croire qu'il s'agit d'un manuel de « pop philosophie » qui veut nous apprendre comment mieux gérer notre stress afin d'avoir plus de sagesse dans les décisions que nous aurons à prendre et ainsi de suite. Nous sommes plutôt devant un livre de philosophie qui propose une réflexion sur la manière dont nous pouvons aborder l'existence en questionnant continuellement ses expériences quotidiennes afin d'arriver à une éthique qui se situerait dans le prolongement de l'esthétique. En somme, ne serait-il pas possible de concilier le corps et l'esprit, de mieux articuler les sensations du corps avec les « émotions » intellectuelles ?

Dans les quatre chapitres de ce livre, Shusterman s'intéresse aux destinées et à la pensée d'autres philosophes (Dewey, Wittgenstein, Foucault, Putnam, Rorty, Habermas, etc.) dont il tire des enseignements exemplaires qui nourrissent sa propre pensée philosophique, laquelle se déploie au fur et à mesure, au gré de sa démarche analytique. Toutefois, l'un des éléments-charnières de la réflexion de Shusterman est sa défense de l'art populaire. Décrié et honni par une certaine intelligentsia, l'art populaire est au cœur de notre vie quotidienne et parvient à satisfaire esthétiquement la majorité de la population. Pourtant, cet art reste marginalisé par la philosophie qui n'y trouve pas son compte. Shusterman croit au contraire que cette forme d'art est porteuse d'une pensée philosophique importante pour ses usagers et qu'il faudrait peut-être s'y attarder un peu plus. À ce titre, il traite de la musique rap avec le plus grand sérieux et fait la démonstration éclatante qu'au-delà des formes simples, la pensée humaine trouve matière à définir une esthétique en accointance avec une éthique. Voilà une lecture stimulante, mais parfois exigeante pour le lecteur moins familier avec le champ de la philosophie. Chaque lecteur y trouvera néanmoins une matière suffisamment riche pour justifier l'effort. Vivre mieux ne demande-t-il pas une dépense d'énergie supplémentaire ?

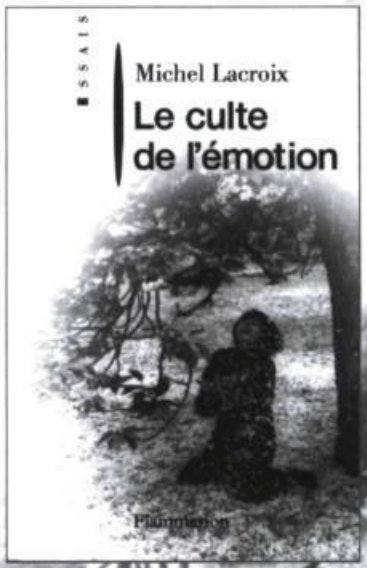
Roger Chamberland

MICHEL LACROIX
Le culte de l'émotion
Flammarion, Paris
2001, 190 pages

L'émotion est le maître mot en ce début de millénaire comme le montre bien Michel Lacroix dans son essai *Le culte de l'émotion*. Dans tous les domaines, on recherche l'émotion, pas celle qui vous remue en surface ou qui vous émeut, mais celle qui est associée aux sensations fortes, aux sports extrêmes, aux images percutantes, aux reportages qui bouleversent, etc., comme s'il n'y avait plus de place pour l'émotion paisible. C'est en ce sens que Michel Lacroix s'interroge sur la nature véritable de ces sensations qui privilégient le choc instantané et frénétique au détriment d'un sentir profond et fondamental qui nous habite et nous poursuit des heures, des jours, voire des semaines durant.

L'auteur déplore cet état de fait et se questionne sur les fondements mêmes de cette quête éperdue de l'émotion vive. Il puise ses nombreux exemples dans divers domaines comme le sport, la publicité, la télévision, les arts et le théâtre, et constate que l'individu contemporain s'est coupé de la simple faculté de s'émouvoir devant le spectacle de la nature, de la beauté des choses et des œuvres qui véhiculent un sens autrement plus profond que le contact de sur-

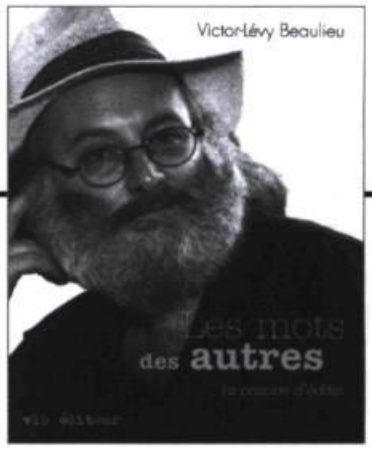
MICHEL LACROIX

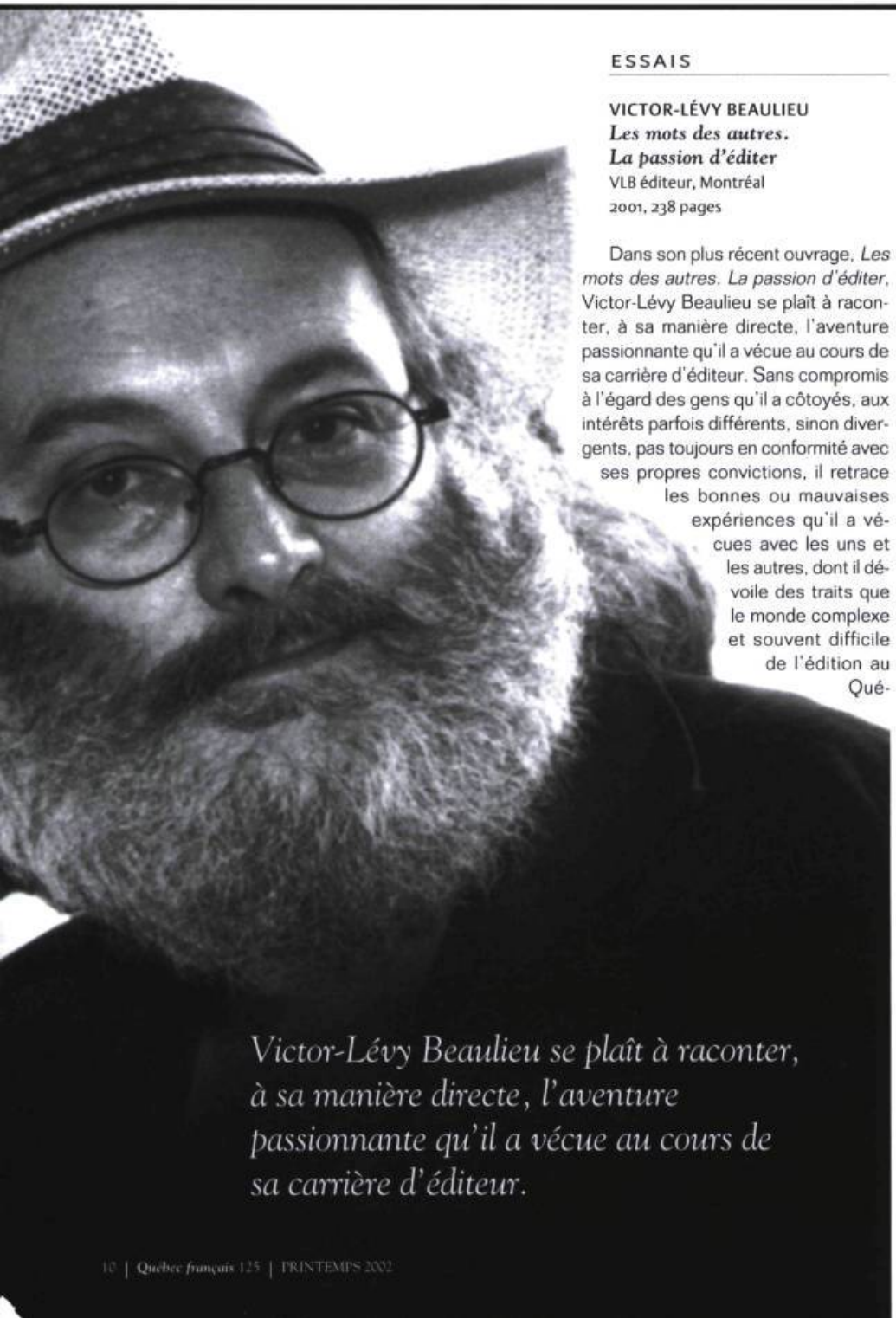


face. Il faut, à son avis, se débarrasser de la tyrannie des émotions falsifiées pour parvenir à libérer sa sensibilité comme le suggérait Rousseau il y a déjà deux siècles.

L'accumulation des exemples et leur interprétation sont accablantes et l'on se surprend parfois à se ranger à ses côtés pour combattre cette inflation de l'émotion forte. Toutefois, l'analyse semble à courte vue tant elle met à distance l'impact véritable sur l'individu que peuvent avoir ces événements à haute dose d'adrénaline. Lacroix n'a pas pris la peine de questionner ceux qui participent à ces soirées rave ou ceux qui pratiquent les sports extrêmes. Ne peut-on pas penser que ces émotions paroxystiques peuvent permettre de redonner un sens à l'existence et que l'expérience des limites nous fait prendre conscience de notre pouvoir, mais aussi de nos limites ? Un spectacle de Madonna peut émouvoir autant que la contemplation d'un tableau de Gauguin, dans la mesure où ce n'est pas la nature même de l'expérience qui est déterminante, mais la manière dont chaque individu l'intériorise et lui permet de mieux vivre au quotidien.

Roger Chamberland





ESSAIS

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
Les mots des autres. La passion d'éditer
VLB éditeur, Montréal
2001, 238 pages

Dans son plus récent ouvrage, *Les mots des autres. La passion d'éditer*, Victor-Lévy Beaulieu se plaît à raconter, à sa manière directe, l'aventure passionnante qu'il a vécue au cours de sa carrière d'éditeur. Sans compromis à l'égard des gens qu'il a côtoyés, aux intérêts parfois différents, sinon divergents, pas toujours en conformité avec ses propres convictions, il retrace les bonnes ou mauvaises expériences qu'il a vécues avec les uns et les autres, dont il dévoile des traits que le monde complexe et souvent difficile de l'édition au Québec a parfois présentés de façon allusive ou imparfaite.

Victor-Lévy Beaulieu se plaît à raconter, à sa manière directe, l'aventure passionnante qu'il a vécue au cours de sa carrière d'éditeur.

Son témoignage, rempli de détails précieux et quelquefois savoureux, s'ajoute à ceux d'un Henri Tranquille ou d'un Jacques Fortin, par exemple, avec un parcours tout à fait particulier, marqué par sa passion d'écrire, acquise dès ses études à l'école Pie-IX. À défaut de devenir biologiste, l'écrivain en herbe, au hasard d'une rencontre fortuite avec un libraire de littérature érotique qui lui refile la correspondance de l'éditeur Jules Hetzel avec Victor Hugo, Jules Verne et George Sand, se lance dans une lecture qui lui révèle les lois et les règles régissant l'édition d'un livre. « Sans la lecture des lettres de Victor Hugo à son éditeur, aurais-je eu pour les mots des autres cette passion qui, sans qu'il y ait de cesse, a accompagné mon travail d'écrivain, l'a nourri et fortifié ? » (p. 19). À partir de là, tout en se colletaillant lui-même avec les mots – car il rêve de devenir un grand écrivain –, il accomplit diverses besognes, entre autres au *Petit Journal* où il apprend les rudiments du journalisme. Ayant remporté le prix littéraire Hachette-Larousse pour son essai sur son idole Victor Hugo, en 1967, il effectue un séjour de six mois en France, ce qui lui permet de se familiariser davantage avec les règles de l'édition, de rencontrer des personnages importants, en plus d'écrire des articles pour différents périodiques et de visiter la France. Les éditeurs José Corti, Jean-Jacques Pauvert et surtout Robert Morel lui révéleront les ficelles du métier. De retour

au pays, il dirige la revue *Digest Éclair* puis, après sa démission, rencontre Jacques Hébert, dont il devient l'adjoint aux Éditions du Jour. De là date le véritable début de son métier d'éditeur au Québec. C'est d'ailleurs aux Éditions du Jour qu'est publié son deuxième roman, *Race de monde !*, qui deviendra vite un best-seller. C'est ainsi que toute sa vie sera partagée entre sa propre écriture et celle des autres.

Ses convictions nationalistes l'obligent à quitter les Éditions du Jour, où il avait œuvré pendant cinq ans et édité nombre d'ouvrages à grand succès. Un autre voyage en France le convainc de l'impossibilité d'établir des relations d'égalité avec les éditeurs français, envers lesquels il ne se montre pas tendre surtout lorsque l'Académie Goncourt viendra au Québec visiter les « provinciaux » ! (chapitre VII). Après son passage plutôt bref à l'Aurore, propriété de Paul Benjamin, il fonde sa propre maison d'édition, sous le nom de VLB éditeur, avec pour collaborateur principal Gilbert La Rocque, mais il devient bientôt le seul maître à bord. D'autres visites en France, en 1977, puis en 1980, le mettent en contact avec les grands bonzes de l'édition en France, Henri Flammarion, Clara Malraux... et lui servent à décrire le milieu, sans aménité. Les miettes de charité que lui propose le ministère des Affaires culturelles pour épauler sa maison d'édition provoquent sa colère, qu'il déverse dans une lettre ouverte bien sentie. Un peu las, en proie à des problèmes personnels et familiaux, il cède VLB éditeur à Jacques Lanctôt, puis rentre définitivement à Trois-Pistoles, où il fonde les Éditions Trois-Pistoles, dont il ne décrit pas, à notre grand regret, les activités d'animation culturelle et d'édition des mots des autres et la réédition complète de ses propres ouvrages, qui ne sont certes pas étrangers au prix Athanase-David qui lui a été attribué en 2001.

Témoignage fascinant et révélateur d'un écrivain et éditeur fortement engagé dans le milieu littéraire depuis la Révolution tranquille, l'ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu est écrit dans le style toujours truculent et vivant qui est la marque de cet écrivain volontiers batailleur et polémiste, dont certaines « égratignures » ne laisseront personne indifférent. Tant de gens et d'institutions y sont cités qu'il me semble qu'un index onomastique aurait été le bienvenu.

Gilles Dorion

GÉRARD BOUCHARD
Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde
Montréal, Boréal
2000, 503 pages

WILL KYMLICKA
La citoyenneté multiculturelle
Montréal/Paris, Boréal/la Découverte
2001, 357 pages

GENEVIÈVE MATHIEU
Qui est Québécois
Montréal, VLB éditeur
2001, 142 pages

Le débat sur l'identité et la citoyenneté bat son plein au Canada et au Québec. Les enjeux de ce débat sont de taille puisqu'ils battent en brèche la conception traditionnelle qui avait cours jusqu'à tout récemment. Être québécois avait un sens construit sur un consensus identitaire défini par le concept de nation. C'est sur ce concept que s'est construite la pensée politique au Québec et que s'est développée l'idée de conscience nationale qui a longtemps constitué le fondement même de l'identité québécoise. Le Canada anglais a, quant à lui, longtemps souffert d'une absence de consensus national devant lui permettre de définir une identité canadienne. Il n'y a pas si longtemps, être canadien signifiait habiter un territoire aussi vaste que l'ancienne URSS ou les États-Unis. On avait beau chercher de midi à quatorze heures, la culture canadienne se résumait à quelques noms d'écrivains, d'artistes ou de vedettes dont les œuvres pouvaient aussi bien appartenir à l'espace culturel canadien qu'américain. À titre d'exemples, citons le cas de Leonard Cohen ou de David Cronenberg dont les chansons ou les films pouvaient indifféremment être classés dans le répertoire canadien ou américain.

Depuis quelques années pourtant, toute cette question d'identité fait l'objet d'un intérêt soutenu et, dans une certaine mesure, conflictuel. Des chercheurs comme Jocelyn Létourneau, dont nous avons commenté l'essai *Passer à l'avenir* dans un précédent numéro, Gérard Bouchard et son essai historique *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Will Kymlicka, auteur de *La citoyenneté multiculturelle* et Geneviève Mathieu qui a publié *Qui est Québécois*, ont alimenté ce débat avec des études aussi importantes que pertinentes.

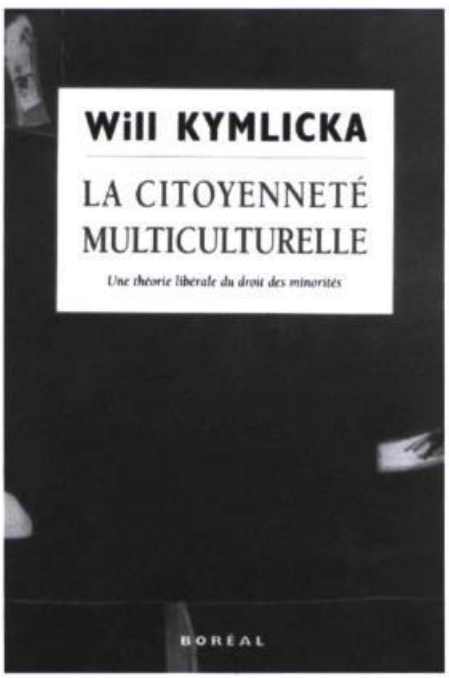
GÉRARD BOUCHARD

Gérard Bouchard, un historien de formation, s'est intéressé à l'évolution historique de la situation sociale, politique, économique et culturelle du Québec en le comparant aux cultures du Nouveau Monde (Mexique, Amérique latine, États-Unis, Australie) qui sont susceptibles de présenter des points de convergence et de divergence à partir desquels il est possible de mieux comprendre la dynamique québécoise actuelle dans cet effort de définition identitaire. S'il est impossible de résumer ce fort volume en quelques lignes, les conclusions auxquelles il parvient sont assez révélatrices : « En somme, la tâche présente n'est pas de restaurer une cohésion collective déficiente en s'inspirant d'un modèle qui n'a peut-être jamais existé mais d'en concevoir une autre fort différente, appuyée sur de nouveaux fondements. Il est évident, par exemple, que la nation à venir devra consentir à des formes relativement avancées de fragmentation, comme corollaire des nouvelles figures de la citoyenneté. Il lui faudra aussi instituer des mécanismes d'assouplissement et de concertation qui ménageront à chacune de ses composantes un espace de négociation et d'action. Il est à prévoir enfin que les fondements même de la cohésion et de l'appartenance seront soumis à un processus continuel de négociation. Autrement dit, c'est en termes de co-intégration qu'il convient de penser la nation » (p. 404). Bouchard se place résolument du côté d'une coexistence légitime et instituée des citoyennetés constituantes de la nation dont l'intégration pourrait s'accommoder d'un principe de différenciation.

L'approche de Will Kymlicka s'accommode assez bien des conclusions de G. Bouchard, mais à partir de prémices tout à fait différentes. Pour ce professeur de philosophie de l'Université d'Ottawa et de l'Université de Carleton en Ontario, il est possible d'envisager que « certains types de droits collectifs accordés aux cultures minoritaires soient compatibles avec les principes démocratiques prônés par le libéralisme », bien qu'une certaine tendance de la pensée libérale dénie toute spécificité aux cultures minoritaires au nom de la justice sociale et de l'unité nationale. Le problème ici n'est pas tant de gérer ces accommodements juridiques que de définir ce que sont ces cultures minoritaires. Comme le chantait si bien Sylvain Lelièvre : « on est toujours l'iroquois de quelqu'un » ; autrement dit, on peut

multiplier les cultures minoritaires tant que l'on n'aura pas pris soin de définir une culture majoritaire, et majoritaire par rapport à qui et à quoi ?

L'ouvrage de Geneviève Mathieu est certes plus modeste et moins ambitieux dans sa portée socio-politique. Son objectif est d'établir une « synthèse du débat sur la redéfinition de la nation » en revisitant les diverses théories qui ont eu cours dans l'espace québécois. Les théories de Fernand Dumont, Michel Seymour et Gérard Bouchard sont ainsi passées en revue sans que l'auteure ne tranche ou ne prenne position. Là n'était pas son but : elle suit à distance le débat et met en évidence les grandes lignes qui caractérisent ces courants de pensées. En revanche, et c'est la grande qualité de ce petit essai, elle renvoie dos à dos ces théories tout en sondant la pensée citoyenne telle qu'elle se manifeste dans les périodiques. À quoi bon en effet vouloir discuter de ces grandes questions si l'on néglige la pensée de la majorité que l'on dit silencieuse ?



Ces trois essais majeurs nous permettent d'avoir une vision polyvalente qui, sans apporter de solutions définitives, suggèrent des pistes de réflexions fort stimulantes et accessibles.

Ces trois essais majeurs, auxquels il faut ajouter celui de Jocelyn Létourneau, nous permettent d'avoir une vision polyvalente qui, sans apporter de solutions définitives, suggèrent des pistes de réflexions fort stimulantes et accessibles.

Roger Chamberland

NOUVELLES

ANDRÉ MAROIS
Trente-huit morts dont neuf femmes
Trait d'union, Montréal
2001, 152 pages
Collection « Instants noirs »

Français de souche, André Marois vit au Québec depuis 1992 et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il s'est montré on ne peut plus productif depuis son arrivée. En plus de travailler dans le milieu de la publicité, Marois a su faire son nom en tant qu'auteur dans les dernières années en publiant une dizaine d'ouvrages, pour la plupart des romans pour adultes et pour la jeunesse. Dans *Trente-huit morts dont neuf femmes*, recueil qui inaugure la collection « Instants noirs » chez Trait d'union, c'est le talent de nouvelliste de l'écrivain que le lecteur est appelé à découvrir. En regroupant des nouvelles où meurtres, vengeances et destins douloureux se côtoient page après page et où l'humour noir est injecté selon une dose généralement bien réglée, Marois propose, dans un ensemble complet, son univers insolite et sordide, dans lequel évoluent des personnages comme vous et moi, qui voient leur vie sombrer du jour au lendemain vers la déchéance, fatalité oblige.

Au-delà de l'intrigue et des nombreux meurtres, ce sont les réactions des personnages et leurs émotions qui s'inscrivent au premier plan de chaque nouvelle et qui les rendent d'autant plus intéressantes. Car il faut savoir que, grosso modo, deux types d'hommes et de femmes sont représentés dans ces histoires. Il y a, en premier lieu, ceux et celles qui posent un geste concret et voulu afin d'abolir la laideur de leur quotidien ou dans le but d'exprimer l'incoercible rage qui les habite. Ainsi, dans « Van Gogh a encore frappé », un infographiste s'improvise enquêteur et justicier pendant quelques jours, afin de traquer une femme « sublimissime » qu'il soupçonne de meurtres horribles. Dans « Histoire » vécue, c'est un écrivain qui, pour résoudre son problème de la page blanche, prend la décision radicale de commettre un meurtre qui constituera le sujet de son prochain polar.

Ce sont toutefois les nouvelles impliquant l'autre catégorie de personnages qui apparaissent infiniment plus captivantes. Les individus présentés dans ces histoires, à la différence des autres déjà mentionnés, sont victimes d'une fatalité aveugle, fonçant tête baissée dans le piège sans jamais pouvoir l'éviter, comme si le mal s'acharnait sur eux sans aucune raison. Dans « Péché originel », un policier des plus honnêtes subit les plans machiavéliques d'un ancien ami qui l'amène derrière les barreaux pour se venger d'une vieille histoire de jeunesse, tandis que « Bibliothèque » (un moment fort du recueil) met en scène un tranquille amateur de bouquins qui se fait épier

de façon obsessive par un homme motivé par un seul désir : l'exterminer sans aucune raison valable. Pour leur côté plus tordu, leur gratuité apparente et leur absence de rationalité, ces nouvelles se démarquent du lot, surtout aussi à cause de la réaction de panique des personnages qui est mieux communiquée, tout en étant cependant parfois étouffée par l'humour de l'auteur.

On ressort donc de ce recueil plus amusé qu'assommé. *Trente-huit morts dont neuf femmes* est un bon divertissement, mais l'auteur aurait intérêt, à l'avenir, à étendre son champ d'action plus loin que les histoires de haine et de meurtres sanglants, en conservant toutefois l'aspect de la « tragédie en miniature », qui constitue une des forces de ses nouvelles.

Julien Desrochers

LORRIE MOORE
Déroutes
Rivages, Paris
2001, 343 pages

De quoi est faite l'Amérique d'aujourd'hui ? De petits riens. Lorrie Moore, jeune romancière et nouvelliste américaine, nous entraîne au cœur de cette Amérique d'une simplicité touchante avec son dernier recueil *Birds of America*, dont le titre a été traduit avec justesse par *Déroutes*. En douze nouvelles, Moore raconte la déroute de chacun de ses personnages – féminins, pour la plupart –, celle qu'on ressent tous à un moment ou à un autre et à laquelle correspond, pour ces femmes et ces hommes, une prise de conscience.

Il y a Sidra, vedette de cinéma mineure ; Abby, qui apprivoise sa mère ; Olena, dont le prénom tragique est l'anagramme d'*alone* ; Agnes, l'écrivaine ratée ; Therese et sa famille pathétique ; Aileen, qui ne se remet pas de la mort de son chat (« Je crois que tu devrais voir quelqu'un, suggéra Jack./ – Tu veux parler d'un psy ou d'un amant ? ») ; Albert et Bill qui luttent contre le temps et les divorces ; Ruth, condamnée par le cancer ; la Mère dont le Bébé souffre lui aussi du cancer ; et puis Adrienne, qui ne supporte plus de prendre un bébé dans ses bras... Tous poursuivent une même quête, celle du bonheur, sur un ton parfois tragique, d'autres fois loufoque. À travers ces dérives singulières, Moore explore avec humour la solitude, la bourgeoisie, le milieu intellectuel, les relations amoureuses et familiales, l'homosexualité, la crainte de vieillir, de mourir, de perdre ceux qu'on aime. À la fois doux et cinglant, juste et douloureux, le ton de ce recueil est empreint d'un humour lucide qui nous évite la tristesse, « un humour volontariste », comme celui d'Agnes, « dont l'intensité répondait à celle de la ville, et qui prenait à bras-le-corps la tristesse coriace d'individus qui s'étaient mutuellement usés et l'allégeait » (p. 115). L'équilibre instauré par la romancière américaine joue le même rôle, aide à supporter la vie et allège la tristesse non seulement de ses personnages, mais également du lecteur qui sympathise d'emblée avec eux.

Catherine Paradis

ANDRÉ MAROIS

LORRIE MOORE

FRANCK PAVLOFF

FRANCK PAVLOFF
Un doigt de liberté
Trait d'union, Montréal
2001, 131 pages
Collection « Instants noirs »

En littérature, l'évocation de la marginalité n'est pas une chose aisée. L'écrivain s'attachant à cette thématique tombe souvent dans le piège du misérabilisme et décrit par trop d'apitoiement le sort des exclus. Par contre, une évocation audacieuse de la marginalité permet de dépeindre des personnalités exacerbées et des sentiments poussés à leur paroxysme. *Un doigt de liberté*, recueil de nouvelles de Franck Pavloff, traite, non sans émotion, de l'exclusion sans concession pour la morale bien-pensante. L'expérience humanitaire de cet écrivain, allant de projets communautaires au Tiers-monde jusqu'à la prévention de la délinquance, permet sûrement une vision juste d'une partie de l'humanité tapie dans l'ombre.

Ce recueil de nouvelles offre une grande diversité dans les sous-genres littéraires abordés. Une bonne part de ce recueil est constituée d'histoires proches du récit policier où les malfrats sont loin d'être clairement désignés dans l'échafaudage de combines louches. L'absurde ressort de certains récits où les situations n'ont rien à envier aux pièces *En attendant Godot* et *La cantatrice chauve* dans l'aliénation qui broie les personnages. On y retrouve des périples entamés dans un but d'atteindre la liberté où l'espoir, cette folle luciole au cœur de la nuit la plus noire, étreint les principaux protagonistes jusqu'à la conclusion d'un destin difficilement plus amer. Deux pivots de l'existence humaine, l'amour et la haine, dirigent entièrement les actions de marginaux n'ayant plus rien à perdre. L'art de la nouvelle permet à Pavloff d'afficher ses opinions sur la société, comme dans le court texte « Todor, l'enfant do », où l'auteur s'insurge ouvertement contre la violence et le mépris envers les réfugiés de guerre.

Un souffle poétique traverse l'ensemble du recueil, une poésie âpre, rugueuse, qui rumine dans l'esprit de l'immigré clandestin en fuite ou du travailleur alcoolique devant restaurer le tableau célèbre « Les noces de Cana ». Elle atteint quelques fois un soupçon d'innocence lorsqu'elle hante les pensées d'une femme, néo-Emma Bovary, qui place tous ses espoirs en un amant cupide afin d'oublier son morne mariage. Le style de Pavloff rejoint ainsi, parfois, celui de Louis-Ferdinand Céline et de Charles Bukowski, deux écrivains dont les livres sont marqués par l'argot et la poésie urbaine. Pavloff réussit à retirer une essence lyrique de ce qui semble, a priori, peu poétique. Les ruelles baignées de néon, le regard furtif d'une délinquante et les bas instincts s'éclairent de cette nouvelle perspective.

Un doigt de liberté décrit plutôt des situations, des instants de vie, que des personnages. Toutefois, on peut reprocher à l'auteur un manque d'approfondissement de la psychologie de ses principaux protagonistes. La priorité accordée à la description de situations permet cependant de saisir la violence intrinsèque à notre société qui jette des êtres en marge.

Enfin, ce recueil de Pavloff nous fait passer du rire franc à l'indignation sans crier gare. Cette foule de sentiments ne perd pas le lecteur mais le plonge au cœur de la complexité de l'existence précaire des parias et des assoiffés d'espoir.

Sacha Poitras

PÉDAGOGIE

THOMAS ARMSTRONG
Déficit d'attention et hyperactivité : stratégies pour intervenir autrement en classe
Chenelière / McGraw-Hill
Montréal, 2001

Thomas Armstrong apporte un éclairage tout nouveau et compréhensif quant au regard à porter sur l'enfant affublé de l'étiquette « trouble déficitaire de l'attention – TDA/H ». C'est avec une lunette beaucoup plus positive qu'il aborde les réalités de ces enfants dans un contexte scolaire. Au lieu de les décrire en utilisant leurs « manques », il met en évidence leurs talents. Ainsi Armstrong parle, entre autres, d'« apprentissage par incidence » et de leur « capacité d'attention périphérique à un niveau supérieur », et encourage fortement les intervenants à tenir compte de ces caractéristiques par une pédagogie différenciée. Il s'adresse tout particulièrement aux enseignants et suggère des activités, des utilisations innovatrices du matériel, des stratégies efficaces pour rejoindre d'une façon unique les enfants dont il est question dans ce bouquin. Les nombreuses stratégies novatrices que l'auteur propose sont très variées : stratégies cognitives, affectives, interpersonnelles, écologiques, comportementales, etc. Ces stratégies ne sont pas éloignées de l'exploitation des intelligences multiples, puisqu'elles tentent de rejoindre les élèves TDA/H dans les intelligences qu'ils utilisent au quotidien (leurs façons d'aborder leurs réalités sont parfois très divergentes de celles des autres élèves). Armstrong recommande aux enseignants des activités qui rejoignent le comportement « non centré sur la tâche » de leurs élèves TDA/H. Il termine sur une métaphore tout à fait délicieuse, où il est question de « révolution copernicienne » quant à l'attitude à adopter face aux enfants qui ont des problèmes d'attention et de comportement : « L'enfant dans son intégralité doit être au cœur de toute tentative de compréhension comme la Terre et les autres planètes tournent autour du Soleil. » L'enfant apparaît dès lors « sous les traits de la source d'énergie naturelle la plus importante de l'humanité » (p. 107).

Louise Comeau D'Amour

THOMAS R. HOERR
Intégrer les intelligences multiples dans votre école
Chenelière / McGraw Hill
Montréal, 2001

Hoerr propose une nouvelle démarche « intelligence en main » pour intégrer les intelligences multiples dans notre école. L'objectif poursuivi est d'aider les élèves à apprendre. Si nous mettons ceci en relation avec le leitmotiv du nouveau programme de formation du MEQ, « la réussite du plus grand nombre », nous voilà en pleine réforme. Comme on le sait, les IM (intelligences multiples) sont axées sur l'élève actif (cognitivement et autrement) lorsqu'il se trouve en situation d'apprentissage. Les liens sont nombreux si l'on veut établir des relations virtuelles entre les finalités de l'école québécoise et les diverses compétences (et leurs composantes) à développer, tel que le nouveau programme de formation du MEQ le préconise. L'auteur décrit une expérience qui a eu lieu dans une école américaine et insiste énormément sur la collégialité

essentielle à une implantation réussie. Il propose des outils d'évaluation pratiques décrivant des comportements et des attitudes mesurables et observables. De nombreux exemples de fiches de travail et de différents instruments d'évaluation sont présentés : des outils pour une évaluation dans l'action, une évaluation authentique. Il est également question de l'utilisation du portfolio, de ses fonctions et de ses buts, toujours avec les IM en toile de fond. Il soutient, fort d'une vaste expérience dans le domaine, qu'une bonne évaluation fait partie intégrante de l'enseignement et vice versa. Les IM rendent l'élève conscient de ses talents, des intelligences multiples qu'il utilise. On pourrait dire que cela le rend plus compétent puisque, entre autres, il lui est ainsi plus facile de généraliser les stratégies antérieurement utilisées dans d'autres domaines, dans d'autres situations ou à d'autres moments. Afin de favoriser le transfert des acquis à l'extérieur de l'école, l'auteur suggère un modèle de sondage auprès des parents, sondage utilisé à l'école d'application décrite dans le bouquin. La bibliographie proposée par l'auteur est très intéressante et diversifiée. Les applications, quant à elles, sont créatives, stimulantes, motivantes. En terminant, Hoerr insiste sur l'exploitation des IM qui, selon lui, « constituent de bons outils pour aider un plus grand nombre d'enfants à grandir et à se développer » (p. 108).

Louise Comeau D'Amour

RÉGINE ZEKRI-HURSTEL
Un nouveau regard sur l'élève
Éditions du Rouerge, Paris
2001, 222 pages

Les mécanismes d'apprentissage de l'élève sont relativement bien connus : la psychologie cognitive nous a, entre autres, bien documentés sur la manière dont il fallait organiser la matière à enseigner. Toutefois, la psychologie s'intéresse plus à l'organisation des connaissances qu'à la manière dont le cerveau traite les mécanismes d'apprentissage. *Un nouveau regard sur l'élève* apporte cet éclairage qu'il nous fallait pour mieux saisir le fonctionnement du cerveau. Grâce à la neurologie fonctionnelle, une nouvelle branche de la neurologie, Régine Zekri-Hurstel nous apprend que l'efficacité du cerveau à gérer un nouveau flux d'informations dépend directement du langage employé, des gestes et des postures qui caractérisent l'apprenant aussi bien que le maître. C'est à partir de l'observation de plus de 5 000 enfants en situation d'échec scolaire que la neurologue est parvenue à dégager les conditions gagnantes pour faciliter un meilleur apprentissage, même chez un élève « normal ». Les règles qui prévalent pour atteindre un maximum d'efficacité relèvent d'une loi générale toute simple mais essentielle : « Écrire, lire, compter, s'apprend d'abord dans et par le corps. Le cerveau ne fonctionne à plein régime que si tout le corps est rééquilibré : en bonne posture ! ». Autrement dit, tous les efforts consentis pour améliorer les performances d'apprentissage des étudiants devraient d'abord et avant tout reposer sur une attention soutenue de la manière avec laquelle l'information est donnée et reçue. Par exemple : la tête du lecteur devrait être sur le même plan que son livre ; la lecture sera d'autant plus facilitée et l'apprentissage, plus efficace si la tête prolonge l'axe du dos. L'auteure abonde en conseils, d'ailleurs bien mis en évidence dans le texte, et documente ses recommandations en prenant appui sur la physiologie et le mode de fonctionnement du cerveau. Mais l'une des grandes qualités de ce livre tient à la clarté des explications et au souci de vouloir faire œuvre utile. L'auteure sait vulgariser sans sacrifier la rigueur et fournit suffisamment d'exemples concrets pour que le lecteur saisisse aisément son propos. Un livre d'un intérêt certain, voire essentiel pour quiconque travaille dans le milieu de l'enseignement.

Roger Chamberland

Écrire, lire, compter, s'apprend d'abord dans et par le corps. Le cerveau ne fonctionne à plein régime que si tout le corps est rééquilibré : en bonne posture !

RÉCITS

HUGUES CORRIVEAU

HUGUES CORRIVEAU
Troublant
Québec Amérique, Montréal
2001, 218 pages

Écrivain chevronné, maintes fois récipiendaire de prix littéraires convoités, Hugues Corriveau est un auteur reconnu qui a une œuvre fort diversifiée, ayant écrit de la poésie, des essais, des romans, des nouvelles. La critique se plaît d'ailleurs à dire qu'il a été de toutes les aventures intellectuelles reliées à la modernité québécoise. Il nous livre ici un recueil de cent récits intitulé *Troublant*.

L'ouvrage est divisé en cinq parties de vingt récits. La première section, intitulée « Entre eux », met en scène des dialogues entre des femmes et des hommes ayant des rapports troubles, étranges, inquiétants. De l'homme qui ne reconnaît plus sa femme à l'épouse insoumise qui se venge de son mari en silence, les relations sont tendues à l'extrême, passant près à chaque fois d'éclater en mémorable colère. Dans la deuxième partie, titrée « La petite fille de rien », la protagoniste principale est à chaque fois une petite fille. En pénétrant dans son imaginaire, on comprend, par exemple, que la tête molle d'un bébé est attirante à ouvrir, qu'un déguisement de sorcière permet de jeter des sorts ou qu'un lecteur doit toujours recommencer au début du livre lorsqu'il interrompt sa lecture. La troisième partie, qui porte le titre de « Cruautés », présente justement des scènes où la cruauté prime, qu'elle soit d'ordre physique ou morale. Ainsi, un homme brise les doigts de sa femme pour qu'elle cesse de jouer de son piano désaccordé ; un autre ridiculise son épouse en lui disant que son manuscrit est nul et qu'elle ne devrait plus écrire ; une meute de chats s'en prend à un clochard pour lui enlever sa bouteille et la vue, seules choses qu'il possédait encore ; une femme accroche sur sa cheminée les deux fœtus résultant de ses fausses couches qu'elle arbore comme des trophées, etc. Dans la quatrième partie, « Angoisses », des situations troublantes et inquiétantes sont livrées. Par exemple, un homme devient fou à force d'entendre les mêmes notes provenant du pianiste d'en haut ; une femme ne parvient pas à dormir car elle croit entendre des prisonniers juifs en train d'être torturés ; un homme rêve de manger sa compagne

dodue et appétissante, etc. Dans la dernière partie, « Pensée du voyage », toutes les situations font référence aux départs et à l'ailleurs, du petit garçon qui joue avec un globe terrestre, à la femme qui voit s'écraser l'avion qui ramenait ses enfants, jusqu'au couple qui se sent heureux en Corse, dans un hôtel découvert par hasard. Chacune des parties est donc conduite par une thématique particulière, parties qui participent elles-mêmes à créer l'univers inquiétant et troublant de l'œuvre déjà annoncé par le titre.

Voilà un très bon recueil : le style est maîtrisé, les phrases sont courtes et vont à l'essentiel. Le narrateur commente les événements, parfois cruels et inquiétants, de façon neutre et détachée, ajoutant à l'étrangeté des récits. Le ton varie toutefois d'un récit à l'autre, l'un proposant parfois un univers banal et réaliste alors qu'un autre nous transporte dans un monde plus onirique où l'imaginaire et la fabulation ont préséance sur le réel. Corriveau a le génie pour créer une situation, une vraie histoire, en quelques lignes seulement. Ces très brefs récits (ils s'étendent tous sur une page et demie environ), minimalistes dans leur forme, révèlent l'essentiel, en disent juste assez sur les personnages pour qu'on connaisse tout de leurs douleurs et de leurs angoisses.

Isabelle Tremblay

MONIQUE JUTEAU

MONIQUE JUTEAU
La fin des terres
Lanctôt éditeur, Montréal
2001, 72 pages

Avec la publication de *La fin des terres*, Monique Juteau propose un septième ouvrage qui conserve de nombreuses marques de son œuvre qui tient essentiellement de la poésie. En plus de se présenter dans une langue riche en images et en sonorités, ce recueil de cinq courts récits transporte le lecteur dans un univers difficilement qualifiable qui s'apparente au rêve par sa logique un peu perverse, tenant de la réalité extrapolée jusqu'à la plus pure fantaisie. À cet effet, les personnages qui, à première vue, apparaissent foncièrement différents se retrouvent tour à tour à la fin des terres, lieu en quelque sorte mythique qui se module selon les espérances de chacun. Ainsi, entre la nièce qui découvre l'amour après avoir perdu son « hamchari », la sœur de Fabienne qui souhaite rédiger l'Histoire de l'humanité en dix pages, le petit-poète-chéri qui passe les premiers moments de son existence sous l'observation d'éminents médecins, le vieillard de cent quatre ans qui ne communique plus qu'avec les oiseaux et les chenilles, l'écrivaine au manuscrit refusé qui retrouve sa force dans un groupe de femmes du Zimbabwe, il y a l'apprentissage de la vie.

En réalité, *La fin des terres* ne se résume pas : malgré les tentatives, il y a toujours un aspect qui nous échappe, voire qui refuse d'être ainsi réduit à quelques vocables. Et, comme en poésie, chaque détail, chaque terme, chaque figure a son importance. Juteau met donc en scène une écriture intelligente qui joue sur les mots avec une finesse et un plaisir certain. En fait, la langue est l'élément central par lequel tous les récits se rejoignent, le passage le plus sûr pour accéder à la fin des terres.

En même temps, chaque texte apparaît comme une petite satire sociale de l'époque actuelle, aussi habile que le style par lequel elle prend parole, comme c'est le cas pour ce passage sur les personnes âgées : « Selon eux, les anti-vieux, nous nous acharnons à vieillir. Nous nous inventons des cheveux blancs et des incontinences à force de les penser. Eux n'ont pas d'âge, prétendent que l'on devient vieux parce qu'on le veut. Eux. Eux. Ils n'ont presque plus de mots » (p. 56).

Somme toute, l'important n'est pas de savoir si on a aimé ou pas, puisque *La fin des terres* ne fait pas partie de ce genre de livre que l'on oublie dès le moment de divertissement terminé. Bien au contraire, il laisse au lecteur une impression qui rappelle celle que l'on conserve au réveil d'un rêve troublant qui dépasse la réalité tout en y faisant étrangement référence. Avec son recueil de récits, Juteau permet au lecteur de voyager et de prendre conscience du pouvoir des mots…

Caroline Bergeron

Chaque texte apparaît comme une petite satire sociale de l'époque actuelle, aussi habile que le style par lequel elle prend parole…

ROMANS

NELLY ARCAN
Putain
Paris, Seuil
2001, 186 pages

Le livre-événement de l'automne – puisqu'il en faut un – aura été pour nous celui de Nelly Arcan, *Putain*. D'abord, parce que nous sommes toujours contents lorsqu'un nouvel auteur publie à Paris et s'y fait remarquer, même par son accent. Ensuite, parce que l'éditeur a bien pris soin de marquer le roman du sceau du scandale, en entretenant la confusion entre la narratrice, une prostituée, et l'auteure, qui a elle-même pratiqué le métier. Cette confusion, tout en permettant au livre et à son auteure de se faire connaître, a pu faire oublier qu'il s'agit bien d'une œuvre digne d'intérêt *aussi* pour ses qualités littéraires.

Nelly Arcan, étudiante en littérature, propose donc une œuvre très écrite. Le rythme est assuré par des phrases très longues, s'étirant parfois sur plusieurs pages, par des séquences de mots qui forment une confession essoufflée, comme si la narratrice craignait de ne pas pouvoir tout dire, ou de ne plus pouvoir continuer si elle s'arrêtait. Cynthia – c'est son nom de putain, nous dit-elle, un nom emprunté à sa sœur morte – est une jeune femme de vingt ans, qui pratique la prostitution depuis trois ans au moment de son récit. Son histoire se construit dans la haine qu'elle éprouve pour son père, et dans le mépris qu'elle voue à sa mère. Cette animosité constante envers son père, qui va lui-même voir des putains, l'amène à imaginer que celui-ci finira forcément, un jour, par se présenter sans le savoir comme un de ses clients. D'ailleurs, constamment elle pense à ceux-ci comme à des pères pour qui l'inimaginable serait justement que leur propre fille exerce le métier de putain. Quant à sa mère, elle la traite souvent de larve, dont la vie serait un échec total. Est-ce pour cette raison qu'elle est si dure avec les femmes, ces éternelles rivales dans la quête du regard masculin (et paternel) ? Une chose est sûre : la narratrice n'est pas heureuse de cette vie qu'elle mène, et qui lui semble un destin inéluctable malgré son jeune âge, à tel point que la mort lui semble une solution envisageable. À vingt ans, elle craint déjà de vieillir, et elle évalue sévèrement la moindre ride qui assombrirait sa beauté, offerte aux hommes qui la rassurent sur celle-ci, mais dont elle reste toujours inquiète, incertaine. La découverte de la littérature pourra-t-elle donner un sens à la vie de Cynthia, en la libérant de la tyrannie du corps ? Peut-être, si on en croit les propos qui tiennent lieu d'introduction à son histoire : « Mais ne vous en faites pas pour moi, j'écrirai jusqu'à grandir enfin, jusqu'à rejoindre celles que je n'ose pas lire » (p. 18).

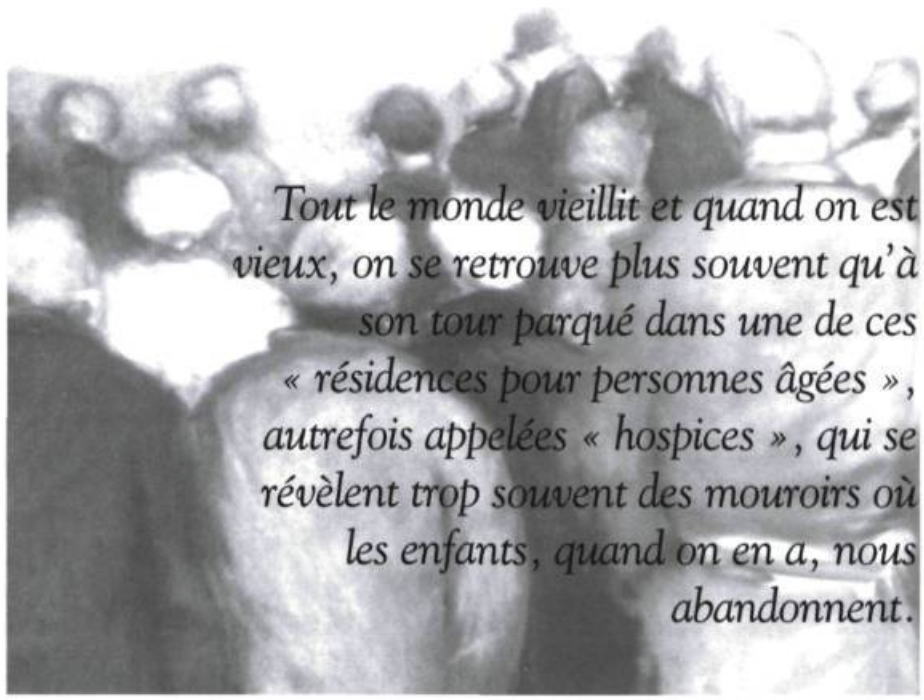
Gilles Perron

L'éditeur a bien pris soin de marquer le roman du sceau du scandale, en entretenant la confusion entre la narratrice, une prostituée, et l'auteure, qui a elle-même pratiqué le métier.

JEAN-PIERRE BOUCHER

JEAN-PIERRE BOUCHER
Les Vieux ne courent pas les rues
Boréal, Montréal
2001, 209 pages

On n'aime ni voir ni entendre parler de la vieillesse et c'est pourquoi, comme le rappelle l'ironie douce-amère du titre du roman de Jean-Pierre Boucher, *Les Vieux ne courent pas les rues*. Soumis à la rectitude politique et toujours soucieux d'épargner l'auditoire afin d'en conserver la plus large part possible, les médias (pour ne citer qu'eux), de quelque nature qu'ils soient, ont tenté de faire disparaître le



Tout le monde vieillit et quand on est vieux, on se retrouve plus souvent qu'à son tour parqué dans une de ces « résidences pour personnes âgées », autrefois appelées « hospices », qui se révèlent trop souvent des mouroirs où les enfants, quand on en a, nous abandonnent.

mot « vieux » de leur discours ; on espérait ainsi éliminer sinon la chose en soi, du moins son évocation. Ainsi, au fil des années, des expressions ont-elles pu apparaître : Âge d'or, Bel âge, Troisième (puis Quatrième) âge, aînés... Or, ces diverses appellations, toutes plus hypocritement flatteuses les unes que les autres, deviennent forcément péjoratives et tombent en désuétude parce qu'elles ne réussissent pas à masquer la cruelle réalité : tout le monde vieillit et quand on est vieux, on se retrouve plus souvent qu'à son tour parqué dans une de ces « résidences pour personnes âgées », autrefois appelées « hospices », qui se révèlent trop souvent des mouroirs où les enfants, quand on en a, nous abandonnent. C'est ce mauvais traitement réservé aux personnes qui ne s'inscrivent plus dans la société dite « active » que Jean-Pierre Boucher, professeur au département de langue et de littérature françaises de l'Université McGill et auteur fertile, a voulu franchement dévoiler et, disons-le, dénoncer dans son roman.

Le récit se présente comme une suite de sept chapitres qui sont autant de monologues. Que ce soit Aline Brodeur dont le grelottement, celui du cœur, ne connaît aucun apaisement, Roméo Tessier qui est privé du petit-fils par qui il espérait un prolongement, l'envieuse Hortense Lavoie dont la mesquinerie cache une profonde solitude, le couple formé par Mado et Donat Perreault (appelé les « Madona » par les autres) qui, loin de profiter de la présence l'un de l'autre, redoute et anticipe le veuvage à venir, Olivette Latourelle qui joue aux cartes avec sa sœur morte depuis l'enfance, ou encore Délina Vinet qui suscite l'envie des autres à cause de l'attention que lui procurent ses infarctus, tour à tour, les pensionnaires d'un foyer de vieillards confieront les tourments qui composent leur triste quotidien. En rupture avec un passé dont ils ont dû se délester et qui n'est plus que souvenirs, victimes d'un présent qui ne leur apporte que souffrance et amertume, ils n'ont plus que la mort (ou pire : le « quatrième étage » où se retrouvent les vieux en perte d'autonomie) comme avenir, qu'ils espèrent et craignent tout à la fois. Finalement, dans le dernier chapitre, le lecteur connaîtra Fabienne, employée à la résidence, qui préside de façon étrangement miséricordieuse à ces destinées.

FRANCE DAIGLE

Ces monologues ont fait l'objet d'une adaptation théâtrale qui a connu un certain succès. L'écriture de Boucher, malgré une facture plutôt conventionnelle, a le mérite d'avoir tourné les projecteurs vers ces acteurs de la vie dont la vie ne veut plus, retirés en coulisse trop tôt, à tort.

Dominique Thibault

JOSÉ CLAER
Nue, un dimanche de pluie
Vents d'Ouest, Hull,
2001, 199 pages
Collection « Azimuts »

Publié dans la collection « Azimuts » des éditions Vents d'Ouest, le premier roman de José Claer transporte le lecteur dans toutes les directions, mais surtout vers l'inédit et les interdits.

Dès la première page, la narratrice Leslie annonce qu'elle se lance dans une quête intérieure qui la mènera tout droit vers la redécouverte de son être lesbien et artistique. Les sept chapitres qui composent le récit constituent les phases de cette exploration initiatique qui contraste tout à fait avec l'illustration de la page couverture : au lieu de retrouver les teintes pastel et harmonieuses de la nature et de la nudité discrète de l'image, Leslie rêve d'érotisme exubérant et de rage amoureuse.

Klud, qui pose nue pour la galerie d'art pour laquelle Leslie travaille, accepte de jouer le jeu de Leslie, qui feint l'indifférence et l'inaccessibilité pour se rendre plus désirable. Un long vertige commence alors. Prise au piège des fantasmes sadiques de Leslie, Klud devient un objet d'expérimentation sexuelle et relationnelle. Au moment où Klud tente d'inverser les rôles, la fusion désirée par Leslie s'accomplit ; le cocon qui emprisonne le couple en dehors de la réalité se referme définitivement et étouffe toute possibilité de liberté, de sens et de raison.

Nue, un dimanche de pluie entraîne le lecteur dans un univers mystique où règnent l'intensité et, malheureusement, la confusion. La réflexion sur l'art, l'écriture, le temps et l'espace qui teinte l'histoire habite aussi la narration, ce qui rend inefficace l'appropriation du récit par le lecteur. Comment savoir ce qui relève de chacun des personnages, ce qui appartient au rêve et à la réalité, ce qui fait partie du passé ou du présent ? L'écriture, savoureuse grâce aux jeux de mots renouvelés et à la recherche poétique, révèle à la fois la sensibilité impénétrable et le trouble profond qui caractérisent l'esprit de Leslie, mais altère l'intérêt du lecteur pour l'histoire. En fait, le roman de José Claer met en pratique la conception de l'art qu'il décrit, c'est-à-dire que les œuvres d'art « réfléchissent les émotions de ceux qui les regardent de trop près » (p. 19). Leslie se noie dans les mots, la violence, le voyeurisme et l'univers fantasmatique pour éviter le réel. Avec elle, le lecteur doit s'abandonner dans un récit qui frôle l'hermétisme mais qui n'en perd pas pour autant sa qualité littéraire.

Nathalie Courcy

FRANCE DAIGLE
Un fin passage
Éditions du Boréal, Montréal
2001, 132 pages

En 1983, France Daigle signait son premier roman, *Sans jamais parler du vent*. Depuis, elle travaille dans les domaines du cinéma et du théâtre sans pour autant abandonner la littérature. À preuve, elle nous offre en 2001 son dixième roman publié aux éditions du Boréal, *Un fin passage*.

Dans un avion se dirigeant vers Paris, Claudia, une adolescente de quinze ans, rencontre un rabbin qui lui parle de « la joie sans repère ». Quelques bancs plus avant se trouve l'homme qui n'a pas l'air de lire, un peintre sans véritable port d'attache. Nous croisons aussi Carmen et Terry, le jeune couple de Moncton qui attend son premier enfant. Ailleurs, dans un restaurant d'une grande ville, la

femme qui ne fume qu'en public se confie à une amie. L'homme au casse-tête, quant à lui, écoute patiemment sa thérapeute qui renverse curieusement les rôles. Enfin, un individu tente de se convaincre qu'il ne s'est pas tué bien qu'il soit dans l'aile des « suicidés exacts ».

Simultanéité et temps fractionné marquent ce roman qui prend sous les yeux du lecteur l'allure d'un puzzle. Pourtant, nous ne sommes aucunement déboussolé par ce morcellement. Au contraire, France Daigle brosse un tableau étonnamment bien construit où destin et hasard ont leur rôle à jouer. De plus, elle guide le regard du lecteur avec pudeur, révèle les détails essentiels avec simplicité et nous questionne habilement sur des sujets atemporels. La vie, la mort, l'art, le suicide, la générosité sans arrière-pensées : voilà quelques-uns des thèmes qu'elle aborde avec une retenue sans cesse renouvelée et une constante fraîcheur dans le ton. En un mot, l'écriture de France Daigle est profondément humaine et, sans se perdre en envolées lyriques, ce roman est traversé par un je-ne-sais-quoi de poétique qui lui confère un charme certain.

Alexandra Tremblay

GUY DEMERS
L'intime
XYZ éditeur, Montréal
2001, 208 pages
Collection « Romanichels »

Après la parution de *Sabine*, Guy Demers plonge à nouveau dans les eaux troubles de l'écriture afin de nous offrir *L'intime*. Il glisse cette fois subtilement dans l'univers de ses protagonistes et son écriture devient une lorgnette qui permet au lecteur de s'adonner au plaisir du voyeurisme partagé. L'auteur s'arroge des secrets de la vie privée. Les coups d'œil indiscrets commencent lorsque la vie du narrateur bascule dans une mauvaise chute entraînant une luxation du lysfranc, une dislocation rarissime des os métatarsiens qui viennent rompre l'enveloppe pédieuse. Éperdu de douleur et assoiffé de démerol, le blessé attire la sympathie d'un infirmier. Celle-ci, perçue comme de la commisération, voire comme « une espèce de viol » (p. 27), n'atténue pas la souffrance du héros, mais l'envenime. Lorsqu'il obtient son congé médical et qu'il se voit confiné dans son appartement nouvellement acquis de la métropole, le narrateur s'embrouille dans les vapeurs médicamenteuses. Cherchant l'auteur de son mal, il l'impute à l'infirmier compatissant. Celui-ci devient, dans l'esprit embrumé du narrateur, une poupée vaudoue contre laquelle il ourdit un plan vindicatif dont le but est son assassinat. Durant sa convalescence, le narrateur s'insère dans la vie de Ralph, sa victime. Au fil de ses fabulations, il lui crée une intimité dans laquelle il entre librement : il épie les instants de tendresse que Ralph partage avec sa copine, Lison ; il harcèle sa proie jusqu'à son travail et il s'empare des écrits fictifs – car Ralph s'improvise auteur. Les fictions s'entrecroisent ici et tissent une trame dramatique originale. Il surgit de ces pages un admirable travail d'écriture qui ouvre les multiples tiroirs du roman de Demers ; on découvre dans chacun d'entre eux les traces d'une nouvelle intimité violée. Lorsque cinquante-trois journées de délire se sont écoulées, le héros met sa machination à exécution ; il abat Ralph, de la manière la plus violente que nous puissions imaginer : en le chassant de son esprit. Mais y réussit-il vraiment ? Le héros rétabli s'empêtre alors dans les fils tressés entre l'imaginaire et le réel, et se retrouve au cœur de sa chimère. Il réalise alors que la réalité dépasse vraiment la fiction…

Malgré la banalité du titre, *L'intime* est une œuvre dont l'originalité rivalise avec l'intelligence. Demers se penche avec justesse sur son travail d'écrivain et sur son dédoublement, tout en conviant maints écrivains de la littérature mondiale. Parsemé de références littéraires, dont la plus récurrente est Shakespeare, *L'intime* rappelle à certains moments les réflexions de Rilke et celles de Saint-Denys Garneau, notamment en ce qui concerne la fragmentation corporelle. Le romancier rend honneur à ses hôtes par les inflexions souples de sa plume qui se moule aux intonations dramatiques. Ainsi, aucune fausse note ne perce l'orchestration des moments humoristiques et dramatiques composant le roman. Par la précision de sa plume, Demers signe une œuvre profonde et sensée dont la venue laisse espérer le retour de son auteur.

Nadia Bricault

CÉCILE DUBÉ
La petite cantate
Hurtubise HMH, Montréal
2001, 136 pages
Collection « L'Arbre »

Deuxième roman de Cécile Dubé, ex-enseignante à la Commission scolaire des Découvreurs, qui nous avait donné en 1997 *Le blues de Schubert*, dans lequel un petit garçon confiait à son confident, le chat Schubert, ses peines et ses joies, ses rêves et ses déceptions, *La petite cantate* exploite à nouveau la difficile relation entre un homme et une femme, mariés depuis 25 ans.

Resté seul à Québec après une pénible séparation, une pause d'une année mutuellement acceptée, François Têtu espère le retour de son ex-femme partie en vacances en Espagne. Mais cette enseignante à la retraite a décidé de prolonger son voyage, ce qui inquiète son compagnon. Avant son départ, Marie Letellier lui avait confié le manuscrit d'un récit plus ou moins fictif qu'elle lui a dédié : « À François, l'homme de toutes les passions » (p. 12). Ce manuscrit qui parle d'eux, il le lit d'une traite, une nuit, incapable de s'en séparer. Marie, la narratrice, livre dans ce « Journal d'un amour fou », écrit dans une langue belle, richement poétique, elliptique, aux phrases courtes, souvent sans verbe ni proposition principale, à l'image de son grand désespoir, ses déceptions, sa solitude, ses angoisses : François, son mari, professeur de journalisme à l'université, est infidèle et se plaît à collectionner les étudiantes étrangères et à les séduire. Reviennent dans le cahier noir de Marie, tels des leitmotive, les nombreux mensonges de François et les tragiques souvenirs de la mort de

sa fille aînée, « transformée en silence éternel » (p. 51) à la suite d'un accident de voiture survenu en pleine tempête entre Matane et Métis. Cette femme au « bonheur fragile », comme elle se qualifie, confie à l'écriture, quand elle ne s'occupe pas à la photographie, ses rêves, ses ennuis, ses souvenirs et ses amours avec François, immobilisées sur de belles photos. Lucide mais terriblement amoureuse, d'où ses angoisses et ses terribles migraines, elle livre dans son cahier de profondes réflexions sur l'écriture (p. 60), sur la littérature qui, selon elle, « est avant tout la vie » (p. 61), sur l'enseignement, qui est de plus en plus difficile, car « il est de plus en plus impossible d'effacer la poussière de craie qui s'accumule dans les cerveaux » (p. 61), sur le vieillissement, le fossé des générations, le suicide des jeunes...

La structure du roman est intéressante. Le journal de Marie, daté du printemps 1998, est enchâssé entre deux confessions de François, amorcées en juin 1998, un mois avant le retour de Marie, et à compter de juillet de la même année jusqu'à la séparation définitive du couple en avril 2000. D'aucuns trouveront que François et Marie écrivent de la même manière. Il aurait peut-être dû y avoir davantage de différences entre les deux styles, qui se ressemblent trop. Quant à l'épilogue, qui se déroule un an plus tard, il nous apprend le divorce du couple car François n'a pu tenir ses promesses ni renoncer à sa relation avec la femme en E, cette ensorceleuse qui s'est profilée dans ses « pensées secrètes » (p. 62) et qui « s'est installée dans ses paysages intérieurs » (p. 66). Le narrateur omniscient nous apprend encore la nouvelle relation de Marie avec Louis L., rencontré d'abord à Paris puis à Québec, qui provoque la renaissance de cette quinquagénaire qui n'a pas cependant pas oublié le trou immense laissé par la mort de sa fille et par le départ de François, qu'elle aime encore malgré ses nombreuses trahisons.

Marie la douce est un personnage attachant qui porte bien son nom et que l'on regrette en refermant le roman, sans que l'on ait eu accès à ses autres cahiers qu'elle a dû continuer à écrire après la remise de son « Journal ». Peut-être est-il permis d'espérer la retrouver bientôt, car elle a encore bien des choses à nous révéler. *La petite cantate* est une œuvre d'une grande beauté, bien écrite qui confirme les talents de Marie Letellier et de... Cécile Dubé.

Aurélien Boivin

ABLA FARHOUD
Splendide solitude
L'Hexagone, Montréal
2001, 196 pages
Collection « Fictions »

Essentiellement connue pour son œuvre dramatique, Abla Farhoud plonge, pour une seconde fois, dans l'aventure romanesque avec *Splendide solitude* qui saisit de façon juste et désarmante le grand mal de la société moderne, technologique et consommatrice à outrance. Alors qu'elle se croyait à l'abri du monde et du malheur dans son cocon familial, une femme assiste peu à peu à la fragmentation de son milieu, témoin passif de l'éclatement d'un univers par lequel elle se définissait jusque-là. Dans un état de profonde léthargie, ce personnage anonyme et abandonné s'adonne à une longue introspection entrecoupée d'observations sur les gens du voisinage, leur existence et la vie avec tout ce qu'elle comporte de petites insignifiances et de grands tourments.

Par un langage tout en simplicité qui semble couler de source, Farhoud propose un récit de la solitude et de la séparation qui se scinde en mille et une petites vérités que l'on voudrait toutes transcrire dans un livre de citations à l'image de cette habitude du protagoniste : « Tout à coup, comme par enchantement, je me sens moins seule. Quelqu'un, quelque part, a senti ce que je sens, et par la magie des mots, par leur beauté, j'arrive à sentir ce qu'il a senti, à ressentir ce que j'ai déjà senti et ce que je sens sans être capable d'y mettre des mots » (p. 110). En étroite communion avec l'art, la musique, la littérature et le cinéma, l'isolement de cette femme prend une dimension presque symbolique qui dépasse largement le cadre romanesque : en dehors de son évolution, on assiste à l'élaboration d'une réflexion qui, mine de rien, en appelle inévitablement de l'essence de chaque être.

Par ailleurs, la thématique de la rupture est reprise de façon intéressante par le dédoublement narratif qui relève tantôt de l'omniscience, tantôt de l'intériorité et qui accentue le trouble de ce personnage dont l'inertie se montre à la hauteur de son extra-lucidité. À cet effet, le revirement de situation à la finale du roman vient détruire cette atmosphère, puisqu'il apparaît presque trop brusque pour être conforme au portrait du protagoniste. Mais justement, sans doute est-ce là, en toute logique, l'illustration ultime, la prise en charge complète du champ de la séparation.

En définitive, *Splendide solitude* d'Abla Farhoud est un roman sans prétention qui atteint « l'autre afin d'amoindrir la solitude humaine, en essayant de saisir par l'œuvre le sens de notre humanité et son trait d'union » (p. 66).

Caroline Bergeron

MARIE-CLAUDE GAGNON
Je ne sais pas vivre
Vents d'Ouest, Hull
2001, 133 pages
Collection « Azimuts »

Œuvre fragmentaire, *Je ne sais pas vivre* est le premier roman de Marie-Claude Gagnon, lequel révèle déjà sa maîtrise de l'écriture. L'humour et le réalisme qu'elle tire de Marine, sa narratrice, donne aux histoires qu'elle raconte l'aspect de courtes nouvelles qui rappellent la vivacité et la vérité d'une Bridget Jones qui serait devenue nuancée, cultivée et dénuée de redondances.

Les multiples récits sont séparés par des sous-titres évocateurs qui ponctuent les scènes en conférant un sens particulier aux savoureux agencements de mots. La poésie en prose de *Je ne sais pas vivre* stylise le quotidien et colore les événements et les émotions racontés par Marine. L'amour labyrinthique entre Marine et son colocataire Francis est complexifié par les subdivisions et les subtilités des personnalités des amants. D'un côté, Marine se sent attaquée par la solitude et doit déjouer la morale traditionnelle pour se permettre d'obéir à son cœur. De l'autre côté, Francis incarne un jeune homme cultivé, ouvert d'esprit, captivant, à qui Marine ne peut résis-

ter malgré leur grande différence d'âge. Outre l'âge, l'indépendance et la bisexualité de Francis imposent une distance involontaire entre la narratrice et son prince charmant.

Bien que la relation entre les deux protagonistes ait toutes les apparences d'un amour hollywoodien, les éclats douloureux ou merveilleux de cette rencontre sont racontés avec nuances et originalité, sans drame, sans pesanteur. Le roman de Marie-Claude Gagnon ne se contente pas d'être une quête d'amour ; il s'inscrit plutôt dans la lignée des livres qui conjuguent à la fois la réflexion sur la vie, l'amour, la famille, la morale, le possible et l'impossible. Seul le dénouement semble un peu trop parfumé à l'eau de rose, mais la fin romancée à outrance ne ternit pas le souvenir du style simple et humoristique de l'ensemble. Quel qu'il soit, le lecteur se reconnaît dans les mots de Marine, dans ses chagrins et dans ses petits plaisirs tout simples. Avec *Je ne sais pas vivre*, Marie-Claude Gagnon propose un premier jet de son talent et de sa capacité à recréer l'humain et tout ce qu'il contient de beau, de sensible, d'artistique et de complet. Gageons que ses prochains livres nous interpelleront tout autant.

Nathalie Courcy

ARLETTE FORTIN
C'est la faute au bonheur
VLB éditeur, Montréal
2001, 210 pages

Arlette Fortin, qui s'est vu récompensée du Prix Robert-Cliche 2001 pour *C'est la faute au bonheur*, fonde l'intrigue de ce roman sur un paradoxe : ce n'est pas vivable quand on est trop heureux ! On assiste donc aux événements qui peuplent le quotidien d'un « tricouple », à savoir Momo et Pierre, les deux « papas-mi », et Mylène, la narratrice, qui enfantera Bébé, aussitôt le centre de la vie familiale. Vie de famille, mais aussi vie de quartier, celui de Saint-Sauveur, à Québec, qui abrite des démunis, des assistés sociaux comme c'est le cas pour le tricouple en quête de toutes sortes d'expédients, même les plus dérisoires et quelquefois contestables, dont le vol, pour vivre et survivre. La petite famille entretient un rêve : l'achat d'une petite ferme, pour lequel elle met presque toutes ses économies en réserve, en vue de payer au moins la « taxe de bienvenue ». D'où provient l'argent ? Surtout des cachets de Pierre, qui exerce ses talents de chanteur en diverses occasions comme des mariages et des enterrements. De plus, le projet de création d'une pièce de théâtre qui reçoit l'aval du Maire de Sillery les encourage, d'autant que le Proprio ainsi que les autres locataires y participent du mieux qu'ils peuvent, entre autres Bobonne, plutôt paranoïaque, les parents de Mylène, qui balancent entre l'acceptation du tricouple et son rejet, les deux Jos-Louis, aux mœurs douteuses, un voisin, M. Oesfort, auxquels s'adjoindront au cours de la narration d'autres personnages. Bref, un monde fort coloré, qui se livre à des activités aussi dérisoires que ses expédients, qui se donne, par exemple, en spectacle en montant et en descendant les marches des escaliers, ou en paradant dans la rue. Si l'histoire se déroule en quatre ans au rythme de Bébé qui pousse, elle adjoint la lutte pour la vie de la petite Survivance, gravement malade, continuellement en état de sursis.

La narratrice sait camper ses personnages, avec une bonne dose d'émotions masquées ou révélées, alternativement, par beaucoup de bavardage. On est également séduit par un style désinvolte, l'écriture joyeuse et souvent fantaisiste, de nombreux bonheurs d'expression, les tournures de phrases aussi originales qu'inattendues d'un récit que Mylène consigne dans un cahier en observant les faits et gestes de tout son entourage. L'écrivaine/narratrice est-elle consciente que cette écriture à effets risque parfois de tourner au procédé ? Notons aussi quelques tics qui pourront facilement être corrigés : le nombre effarant de phrases commençant par « Et », « Puis », « Et puis ». Quant à l'emploi de la langue populaire, le français québécois, il s'adapte fort bien à l'histoire d'une famille de paumés. Bref, on attend avec impatience un deuxième roman qui viendra confirmer une écrivaine de métier.

Gilles Dorion

Ce n'est pas vivable quand on est trop heureux !

On est séduit par un style désinvolte, l'écriture joyeuse et souvent fantaisiste, de nombreux bonheurs d'expression, les tournures de phrases aussi originales qu'inattendues d'un récit que Mylène consigne dans un cahier en observant les faits et gestes de tout son entourage.

MARIE GAUDREAU
La fille adoptive
Lanctôt, Montréal
2001, 209 pages

Marie Gaudreau a déjà publié deux romans : *Les âmes sœurs*, en 1991, et *Les faux départs*, en 1992. Presque une décennie plus tard, l'auteure est de retour avec son roman *La fille adoptive / Chronique d'itinérance*, paru chez Lanctôt éditeur en 2001.

La fille adoptive dont il est question dans ce récit n'a pas perdu ses parents. Bien qu'elle se dise orpheline, sa famille ne l'a pas abandonnée : c'est elle qui est partie. Dès lors, commence pour la narratrice une quête d'amour et d'appartenance où la jeune femme prend la figure d'une errante qui n'arrive pas à trouver sa place dans le monde qui l'entoure. Cette recherche la mène vers différents groupes, religieux, politiques, familiaux, de travail, et même à l'étranger. Les humains lui semblent une race étrange et difficile d'approche et elle se tournera dès son plus jeune âge vers le bouleau jaune au fond de sa cour qui possède, selon elle, toutes les qualités qu'un enfant peut désirer chez un père. Par contre, l'héroïne devra quitter ce père « naturel » pour se rendre à l'école, et ses professeurs, ses camarades de classe, des hommes et des femmes tous aussi inaccessibles les uns que les autres, seront autant de personnes que la fillette tentera d'apprivoiser. Les chapitres du récit présentent les différentes étapes d'itinérance de la jeune femme qui possède malgré tout un immense besoin d'appartenance et qui souhaite se trouver une famille ou un groupe qui voudra bien l'accueillir.

LOUISE LEBLANC

MARIE GAUDREAU

Le lecteur entreprend avec l'orpheline une recherche d'identité, quête fondamentale, et peut se reconnaître à plusieurs endroits du récit. Cette fille adoptive, malgré l'absence d'un passé sur lequel s'appuyer, réussira-t-elle à se bâtir un avenir ? Le dernier chapitre propose une issue où la narratrice découvre la famille des mots, celle qui lui permettra d'écrire des histoires pour elle et les autres. De toute évidence, ce dernier récit de Marie Gaudreau manifeste un désir d'identité dès les premières pages. Un souffle ténu accompagne le lecteur qui devient lui-même, à certains moments, cette itinérante de l'amour. Un texte simple mais vrai, un ton sincère et des mots empreints d'une innocence d'enfant !

Marie-Michelle Poulin

LOUISE LEBLANC
Un grain de barbarie
Flammarion, Montréal
2001, 316 pages

Maintes fois reconnue pour ses romans jeunesse, Louise Leblanc a aussi obtenu le prix Robert Cliche pour *37 1/2 AA* en 1983. Le dernier roman de l'auteure, *Un grain de barbarie*, renoue avec la conscience aiguë du monde et du passé qui caractérisait les protagonistes du *Sang de l'or* publié onze ans auparavant.

Trois familles évoluent au cœur d'une tragédie moderne : les Lebel, dont les actions sont gouvernées par l'appât du gain et du pouvoir ; les Langevin, cellule de conflits entre générations et de tensions entre les sexes ; et les Barbier, qui s'entre-tuent à coups de débats et de mensonges. À ces trois groupes problématiques se greffent d'autres personnages tout aussi vraisemblables et poignants, dont une vieille femme en manque d'amour et un inspecteur entraîné par son désir de venger son passé familial. Tous ces personnages se retrouvent mêlés à un drame commun qui leur fournit l'occasion de régler leurs comptes. Les alliances, les oppositions et les ruptures qui apparaissent pendant les enquêtes parallèles de l'inspecteur et du narrateur se consolident jusqu'au dénouement funeste de l'enquête.

L'histoire en soi s'avère de plus en plus intéressante au fil des alliances qui se tissent entre les personnages, entre leur passé et entre leurs folies. À travers les interrogatoires menés par le narrateur, les personnages révèlent leurs ambitions parfois machiavéliques, leurs faiblesses et leurs quêtes d'identité, de liberté et d'amour. Le contrôle que le narrateur exerce sur le mystère qui entoure son propre rôle dans l'histoire apparaît d'ailleurs comme un des éléments de suspense les plus intrigants du roman. Ce personnage règle l'équilibre entre la vision plurielle qu'apporte le mélange des dialogues et sa propre compréhension des faits, qui sont constamment filtrés par la conscience des personnages.

Le « grain de barbarie » dévoilé par l'auteure croît jusqu'à devenir une grenade pour certains, une libération pour d'autres. Le moment ultime de cette histoire qui tient à la fois du suspense policier, du roman psychologique et des légendes de pacte avec le diable révèle et brise les maux des personnages : solitude, secrets mensongers, cupidité. Le dénouement d'*Un grain de barbarie* laisse au lecteur une envie profonde d'exterminer en lui tout ce qui ressemble aux Napoléon, Jacques, Gertrude, Maurice, Nicole, Christine, Pauline, Xavier, Ange-Aimée et Alberto de Louise Leblanc, afin que le grain de solitude ne se transforme pas en plante cannibale.

Nathalie Courcy

MONIQUE LE MANER
Ma chère Margot
Triptyque, Montréal
2001, 192 pages

Auteure d'une multitude de livres, Monique Le Maner nous offre, avec *Ma chère Margot*, un roman rédigé sur le mode de la correspondance où les écrits et les propos pervers s'enchaînent en confondant toujours un peu plus la vérité avec le mensonge. Ainsi le texte s'ouvre sur une lettre de Doudou, alias Dominique, qui répond à une missive envoyée par Margot après vingt ans de silence. À partir du moment où les deux femmes reprennent contact, Doudou se met à évoquer de plus en plus explicitement cette fameuse soirée de leur jeunesse où Crabe, une amie commune, trouve la mort de façon atroce. Sans cesse en train de réécrire ce passage de son existence, Doudou entrelace les styles, se montrant tantôt câline, tantôt grossière et grotesque, de sorte que le lecteur voit la frontière entre le vrai et le faux disparaître progressivement. En fait, il en vient à se deman-

der si la correspondance ne représente pas une pure fabulation de la part du personnage central, interrogation que pose en toutes lettres le texte même.

Sans exagération aucune, on pourrait dire que *Ma chère Margot* est un petit bijou de style dont l'intrigue, pourtant fort simple, devient fascinante à force de retranscriptions. Le Maner parvient à recréer une atmosphère complètement aliénante et névrosée où la haine, la jalousie, le dégoût, la compassion et l'exaltation se partagent un même espace, se relayant au rythme des versions et des tons. Doudou entraîne le lecteur dans le cercle vicieux de sa psychose où elle ne cesse de jouer avec les mots, de réinventer le passé aux dépens d'un présent complètement sclérosé : « On ne fait que ça, recommencer. On passe notre vie à recommencer. Crevant, hein ma poule ? » (p. 192). Cette constante réécriture devient également intéressante dans la mesure où la carrière littéraire de Doudou n'est qu'un rêve avorté parmi tant d'autres, tout comme celle de Margot d'ailleurs. Les mots permettent de se souvenir et de se réinventer à perpétuité, certes, mais ils constituent la seule voie capable de matérialiser, de rendre tangible l'existence des personnages. Tant que Doudou écrira, elle aura la certitude d'être en vie.

En somme, *Ma chère Margot*, de Monique Le Maner, c'est la perversité du verbe dans toute sa splendeur, la présence de la vérité dans son rapport étroit au mensonge.

Caroline Bergeron

Le roman passe rapidement du doux à l'amer, en invitant la narratrice à remonter dans ses souvenirs qui, eux, ravivent une foule de blessures que Cora croyait pourtant guéries.

CLAIRE MARTIN

CLAIRE MARTIN
La brigande
L'Instant même, Québec
2002, 188 pages

Claire Martin qui, en 1999, a repris la plume qu'elle avait remisée vingt-cinq ans auparavant, en publiant d'abord un recueil de nouvelles, puis un roman, *L'amour impuni*, bien accueilli par la critique et par le public, poursuit sur sa lancée avec *La brigande*. Il s'agit, cette fois, non pas d'une histoire d'amitié particulière entre deux hommes, mais d'une histoire de trahison entre deux femmes, pourtant liées depuis l'enfance. C'est du moins ce que croyait Cora, la narratrice, une écrivaine qui s'affaire à mettre la dernière main à un manuscrit qu'attend impatiemment son éditeur, surtout qu'elle a déjà égaré un autre manuscrit lors d'une visite à un ami qui a fort mal tournée. Après la mort de Ninette, son amie, Cora se voit remettre par Maurice, le mari, une caisse remplie de documents, dont une foule de lettres, qui se révèle une véritable boîte de Pandore. En consultant ces lettres, la romancière et le mari apprennent que Ninette, sa vie durant, a joué double jeu et a entretenu avec un homme, celui qui a vainement tenté d'attirer Cora dans ses bras, une relation amoureuse tout en mentant sur sa relation d'amitié avec Cora. Tout s'explique : sa jalousie – elle lui a volé son homme –, sa haine, puis sa lâcheté, en somme, et cette séparation que Cora ne pouvait s'expliquer. C'est d'ailleurs elle qui avait conservé le manuscrit perdu qu'elle a enfoui dans le double fond de la caisse et que Cora retrouve, grâce à la perspicacité d'un ami.

Le roman passe rapidement du doux à l'amer, en invitant la narratrice à remonter dans ses souvenirs qui, eux, ravivent une foule de blessures que Cora croyait pourtant guéries. Heureusement, elle peut compter sur Claude, son médecin, qui lui ouvre non pas les portes de son bureau, mais celles de son cœur, refermées depuis son divorce.

L'histoire, bien écrite, dans une langue juste et agréable comme les autres œuvres de cette auteure octogénaire qui refuse de vieillir, est menée à la manière d'une intrigue policière. Cora, en effet, entreprend une véritable enquête sur sa relation avec Ninette et sur quelques amis du groupe qu'elle fréquente depuis une bonne vingtaine d'années. Le suspense est bien gardé. Vivement le prochain roman de cette grande dame de l'écriture !

Aurélien Boivin

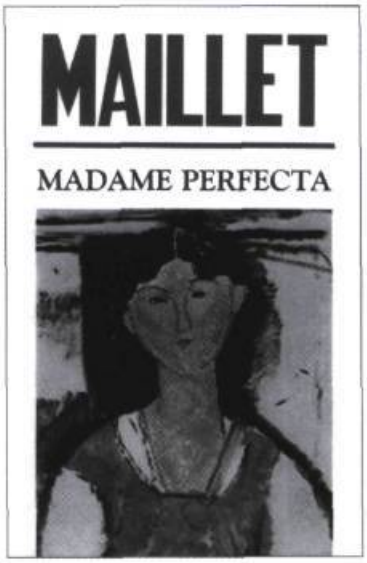
Sans exagération aucune, on pourrait dire que Ma chère Margot *est un petit bijou de style dont l'intrigue, pourtant fort simple, devient fascinante à force de retranscriptions.*

ANTONINE MAILLET

ANTONINE MAILLET
Madame Perfecta
Leméac, Montréal
2001, 165 pages

Douze ans après la mort de sa femme de ménage qui fut à son emploi plus de quinze ans, Antonine Maillet lui donne la parole et lui rend ainsi hommage dans *Madame Perfecta*. C'est la première fois, à ma connaissance, que la lauréate du prix Goncourt (1979) avec *Pélagie-la-Charrette* donne la parole à un personnage central qui ne soit pas un Acadien pure laine. Originaire de l'Espagne, Madame Perfecta tente de nous faire connaître le pays qu'elle a dû fuir, un jour, en se confiant de gré à gré, au cours de ses années de service, à l'auteure qui nous livre ainsi un roman confession, bien différent des autres, mais tout même intéressant sans être passionnant.

Madame Perfecta est une femme de tête arrivée au pays un peu après la fin de la guerre civile et l'avènement de Franco à la tête d'un gouvernement dictatorial. Elle travaille d'abord comme couturière dans une importante manufacture qui donne du travail souvent ingrat à d'autres femmes émigrées comme elle. Elle devient, au fil des ans, modiste puis chef d'équipe. Plus tard femme de ménage dans quelques grandes familles de Westmount et d'Outremont, elle se consacre à la romancière pendant plusieurs années. C'est elle qui est appelée à retaper la grande résidence dotée d'un grenier que « Mamozelle Antonine », comme elle l'appelle, a acquise à l'encan après avoir été flouée par un notaire véreux qui s'est d'ailleurs suicidé. Madame Perfecta s'installe en maître dans la nouvelle maison qu'elle ne cesse d'embellir et qu'elle dirige avec autorité, générosité et un dynamisme étonnant pour une personne de son âge. Il y a des événements, dans sa lente confession, qu'elle cache longtemps et qu'elle finit par raconter, comme la mort de sa mère, fusillée par les milices de Franco pour avoir fait partie d'un groupe de républicains et avoir osé chanté pour eux. Elle a alors laissé un mari éploré, un fils handicapé – qui se suicidera – et une fille obligée de se défendre et de se débrouiller pour survivre. Incapable de supporter les quolibets et les accusations de trahison au sujet de sa mère, elle quitte l'Espagne, qu'elle ne reconnaît plus, pour le Canada et le Québec, pays d'adoption qu'elle apprendra à défendre ainsi que nous le révèle la narratrice : « [...] mais on ne toucherait pas au pays, le pays qui l'a accueillie, nourrie et logée, le pays qui lui accordait sa pleine citoyenneté, à elle et à toute la famille au bout de cinq ans, le pays qui lui laisse la liberté de penser, parler, juger le monde comme elle l'entend, qui fournit des écoles et du travail à ses enfants, leur permet de parler trois langues, leur ouvre un avenir capable de racheter le passé. Ça non ! » (p. 99). Belle leçon de patriotisme pour une foule de Québécois qui n'éprouvent aucun sentiment pour leur propre pays !



Madame Perfecta, après voir souffert d'un cancer du colon et après avoir connu quelques autres belles années grâce à une délicate intervention chirurgicale, a dû tirer sa révérence. C'est pour rappeler les grands moments de l'existence de cette femme presque parfaite que la romancière nous la fait connaître en évoquant une série de souvenirs, tout en assurant l'équilibre entre la réalité et la fiction.

D'aucuns seront déçus par ce personnage qui n'a pas l'envergure des femmes auxquelles nous a habitués la créatrice de la Sagouine, de Pélagie, de la Sainte et des autres héroïnes qui peuplent son œuvre. Le problème vient peut-être du fait que l'intérêt n'est pas bien soutenu et que Madame Perfecta a de la difficulté à se faire valoir dans cette narration qui oscille entre le passé et le présent.

Aurélien Boivin

MARC MÉNARD
Itinérances
Triptyque, Montréal
2001, 245 pages

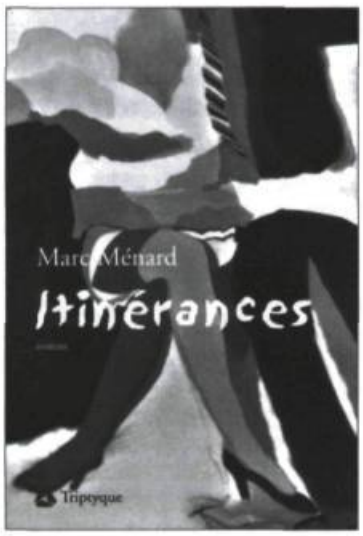
Que fait un économiste en littérature québécoise ? Aligner des colonnes de nombres ? Étudier les fluctuations du chiffre d'affaires des éditions Triptyque ? Eh ! bien non. Marc Ménard, l'économiste en question, saute à pieds joints dans le monde de la fiction. Le résultat de ce bond ? *Itinérances*, sa première œuvre romanesque.

Véritable périple à travers les hauts et les bas du quotidien des années 1980, l'œuvre met en scène Daniel, un jeune chômeur de vingt-huit ans. D'emblée, il nous entraîne dans la grise monotonie de sa vie où le son du téléviseur comble le silence lové entre lui et sa copine, Judith. Mais ne vous méprenez pas : loin de maugréer contre sa condition, il s'y complaît. Daniel sort de sa torpeur à l'occasion d'une soirée entre amis organisée par Judith. Mine de rien, ces retrouvailles secouent notre héros : il déniche un emploi de libraire, plus exactement de caissier dans une boutique du quartier. Dès lors, sa vie amoureuse est éclairée par la flamme d'antan. Son petit bonheur résiste à la perte de son emploi et aux assauts de Judith, mais non

pas l'annonce de sa paternité prochaine. L'inextirpable peur de l'avenir croît en Daniel et l'oppresse de plus en plus. Malgré cela, il supporte Judith vaillamment. Cette dernière, partagée entre diverses activités bénévoles, se lance dans une course effrénée pour sauver le monde, entreprise qui se solde par un échec lamentable : son surmenage tue son enfant. Cette fausse couche confine le couple dans un silence insoutenable où chacun lutte contre l'implacable réalité. Judith s'enfonce dans son malheur et finit par se retirer dans un lieu inaccessible où Daniel ne saura la retrouver. Elle part. Où ? Là où la vie voudra bien d'elle. Emmuré dans sa solitude, Daniel nous dit adieu et prend à son tour la route de Jack Kerouac.

Le dénouement, que le titre laisse entrevoir, rend bien l'esprit de l'œuvre. *Itinérances* est un roman où chaque route devient le chemin possible d'une quête de soi. Les protagonistes tentent de posséder leur présent afin de composer leur futur, mais la « peur de se casser la gueule » (p. 129) entrave leur bonheur éventuel. L'instabilité des personnages est décelable à même l'intrigue qui fluctue tout au long de l'œuvre. Les nettes ruptures entre les instants de bonheur et de malheur sont néanmoins trop apparentes et, sur ce point, le roman gagnerait à être plus subtile. Nous pouvons tout de même dire, à la défense de Ménard, qu'il recompose très bien l'ambiance de la fin des années quatre-vingt où la génération « sandwich » (p. 36), celle née dans les années 1960, tente de s'approprier un espace. Malheureusement, ce point positif ne rachète guère les dialogues factices et leur philosophie de marché aux puces. Voilà qui donne à croire qu'il y a bel et bien un fossé entre l'écriture d'une étude économique et celle d'un roman.

Nadia Bricault



GUILDOR MICHAUD
Abilène. Le monde au féminin
La plume d'oie, Cap-Saint-Ignace
2001, 264 pages

Issu du milieu de l'éducation, Guildor Michaud vient de publier son premier roman : *Abilène*. Ce livre raconte l'histoire fantastique et imaginaire d'une communauté d'abeilles qui suit l'enseignement d'Abilène, une travailleuse acharnée malheureusement décédée.

Le roman commence alors qu'un conflit divise la ruche Orégane. La reine Odelle I^re^ a décidé que toutes les abeilles devaient demeurer dans le royaume. Elles pourront ainsi se détendre et s'adonner à des loisirs. La majorité de ses sujets acceptent sa décision sans rechigner. Mais Abilène, une vieille abeille, refuse d'être consignée à la ruche et d'échapper à sa condition d'abeille qui est de récolter le miel en travaillant toute la journée. La reine demande la tenue d'un vote qui ne sera jamais mis en pratique. En effet, le décès d'Abilène plongera la ruche Orégane dans une grande tristesse. Agna, la grande amie d'Abilène, reçoit la mission de faire infléchir la reine. Cette dernière fait de la disparue une sainte sans vraiment y croire et demande à Agna de raconter, pendant neuf jours, les faits de la vie d'Abilène. Agna se sert de ces chroniques pour diffuser le message et les enseignements d'Abilène. Toutefois, elle ne pourra pas terminer sa tâche. Ayant découvert que le corps d'Abilène n'est plus dans son cercueil, la reine Odelle accuse Agna d'y être pour quelque chose et la condamne au vol de nuit. Agna, sachant qu'Abilène est ressuscitée, accepte quand même le châtiment qu'on lui impose et quitte la ruche. Mais, les chroniques ont eu le temps de porter fruit. Plusieurs jeunes abeilles ont été touchées par l'enseignement d'Abilène et suivront ses conseils d'amour et de devoir.

En fait, *Abilène* est un récit qui présente une société composée et dirigée par des femmes. L'écriture de Michaud est fluide et la langue est belle. Cependant, quelques passages au ton biblique peuvent paraître lourds. En effet, les enseignements d'Abilène ressemblent beaucoup aux préceptes de la religion catholique. Par exemple, en lisant « Que celle parmi nous qui est sans faute, et elle seule, porte un jugement et qu'elle les expulse si elle croit cela juste » (p. 159), on ne peut s'empêcher de relier cette phrase d'Abilène qu célèbre : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ». Il n'en demeure pas moins que le message que Guildor Michaud transmet par l'entremise de cette communauté d'abeilles est important : l'amour, l'obéissance, la fidélité et le travail sont des règles de vie qui ont toujours leur place dans la société actuelle.

Nathalie Bouchard

CHRISTIAN MISTRAL
Sylvia au bout du rouleau ivre
Montréal, XYZ éditeur
2001, 110 pages
Collection « Romanichels poche »

CHRISTIAN MISTRAL

Sylvia au bout du rouleau ivre n'étonnera pas qui connaît un tant soit peu l'œuvre de Christian Mistral. Cette fois, c'est à un dénommé Max Cockrell que revient le titre de docteur ès désillusion. Habitant Greenwich Village, cet écrivain doit renouer avec Montréal à la suite de la mort de son père. Seulement, il rate son rendez-vous funéraire ; à la sortie d'un bar, il est arrêté pour avoir uriné sur la voiture d'un policier. Banale en soi, cette anecdote donne le ton : Cockrell a toujours eu du mal à s'assumer et à assumer ses responsabilités. De la prison à l'hôtel, dans les rues ou coke au nez, il est hanté par un passé tortueux, particulièrement par Sylvia et l'enfant qu'il a laissés derrière lui. Trouvera-t-il le courage de se présenter devant celle qu'il considère comme sa seule planche de salut ? Autour de cette question gravitent des êtres inquiétants ou loufoques, l'incestueuse tante Jo, l'avocate Gabrielle, Marie-Madeleine l'amoureuse et putain new-yorkaise, Suprême Désir pour qui il est « indifférent de coucher avec un homme, une femme ou un canard ».

Itinérances est un roman où chaque route devient le chemin possible d'une quête de soi.

Pour le reste, Mistral développe – il connaît la recette – le parfait petit guide du paumé : alcool, drogue, sexe et sombre bohème.

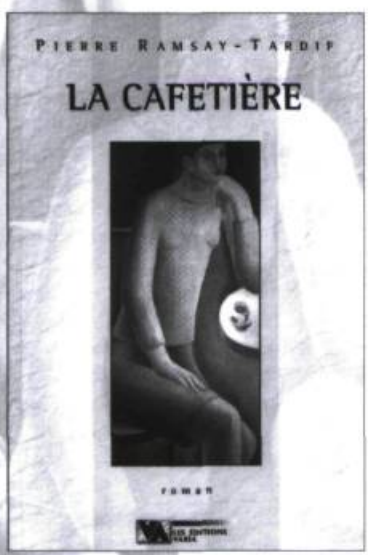
Fidèle à lui-même, l'auteur manie habilement le verbe. Entre le cru et le raffiné, l'envolée lyrique et un fumer-du-haschisch-au-couteau mode d'emploi, il parvient parfois à nous entraîner dans un vertige romantico-urbain qui tient plus du langage que du récit à proprement parler. Bien au-delà des démons prévisibles de Cockrell, c'est le style qui retient l'attention ; au pathétique convenu du personnage se superpose le plaisir manifeste de l'écriture et une curieuse ambiance. En effet, de *Sylvia au bout du rouleau ivre* se dégage en quelques endroits un parfum d'oppression étrange que n'auraient pas dédaigné Poe ou Maupassant. Mais si un Horla habite ces pages, il s'incarne aussi sous la forme d'une misère complaisante qui peut lasser. Le livre refermé, nous nous retrouvons devant une bien maigre matière à réflexion. Narcisse peut tomber encore et encore sur les mêmes os si cela lui chante. Outre quelques plaisirs esthétiques, le lecteur en retire malheureusement bien peu de chair.

Patrick Roy

PIERRE RAMSAY-TARDIF

PIERRE RAMSAY-TARDIF
La Cafetière
Les Éditions Varia, Montréal
2001, 148 pages

Premier roman de Pierre Ramsay-Tardif, *La Cafetière* met à l'honneur et l'ustensile désigné dans le titre et la boisson qu'il sert à préparer. Parfois marquée, parfois discrète, la présence de l'un et de l'autre traverse les quatorze tableaux proposés par l'auteur. Hormis le premier, tous ces chapitres mettent en scène une jeune femme, Jeanne Melançon, dont la destinée a partie liée au « divin nectar ». Cependant, le récit excède le thème, original, du café. Un second thème se fait jour à partir du chapitre XI, qui donne une nouvelle orientation à l'histoire : la responsabilité qui incombe à chacun de choisir sa vie et de présider à son propre bonheur.



Jeanne, qui ne sait que jouir du plaisir des autres, méconnaît une telle responsabilité. Fascinée par le mécanisme et le travail des cafetières, elle se révèle elle-même semblable à son objet de prédilection. De l'adolescence à l'aube de l'âge adulte, elle laisse à son entourage « le soin de la remplir, avec la mixture qu'ils exigent, à la température qu'ils désirent et de se servir au moment qu'ils jugent opportun ». Certains personnages parmi l'éventail qui la côtoie contribuent involontairement à la maintenir dans cet état de servilité : sa mère Marie-Hélène, une caféinomane invétérée, ou sœur Béa, une religieuse qui l'a prise en affection dès son entrée au couvent et à qui le café procure des effets extatiques. D'autres, au contraire, l'encouragent à prendre son existence en main : Manon, serveuse et amie au passé sombre avec qui elle a travaillé dans un café ; David, l'amant qui souhaite acheter ce même café avec elle et Manon. Mais c'est Jeanne Dumoulin, une secrétaire à la veille de sa retraite qui a sacrifié quarante-quatre années de sa vie à servir successivement quatre patrons et à faire fonctionner autant de cafetières, devenues depuis symboles de son asservissement, qui dessille les yeux Jeanne, sur le point d'être engagée pour la remplacer. Au sortir de l'entrevue, celle-ci choisit d'accepter l'offre de David, de passer de cafetière, objet qu'on utilise, à cafetière, personne qui tient un café.

Raconté à la première personne et construit sur des faits empruntés au quotidien, le récit relate le long parcours de Jeanne de la docilité à l'autonomie. Nombre des scènes qui le composent ne passent cependant pas la rampe : le discours souvent moralisateur et parcouru de clichés surchargés d'images qui en règle le cours leur confère un aspect simplificateur, convenu et lourd. Le thème de la nécessaire prise en charge de soi souffre de phrases banales telles que : « Arrête de croire que le bonheur va venir d'ailleurs », et ne parvient pas à donner au roman la profondeur escomptée. Celui-ci, toutefois, ne s'en trouve pas pour autant ennuyeux : combiné à une certaine virtuosité stylistique, l'indéniable talent de conteur de l'auteur réussit à soutenir l'intérêt du lecteur.

Christianne Clough

JEFFREY MOORE
Captif de roses enchaîné
Les éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2001, 469 pages

Déjà le titre nous met sur la piste principale de ce premier roman du Montréalais Jeffrey Moore, traducteur professionnel (il y a vingt ans, il a traduit en anglais *Un Québec impossible* de Pierre Vallières) : il s'agit d'une citation de Shakespeare qui jouera un rôle majeur dans le roman, tout comme le *Shakuntala*, une importante œuvre de la littérature indienne. Sans vouloir révéler la trame ni la fin de ce texte, il faut du moins en résumer la scène du départ.

Dans le Yorkshire, l'« oncle » Gerard bande les yeux de son « neveu » Jeremy avec sa cravate, puis l'invite à choisir un livre, à se concentrer très fort avant d'en arracher une page. D'après les dires de Gerard, cette Page déterminera le cours de la vie de Jeremy. Le garçon adore l'amant de sa mère, personnage loufoque qui invente sans cesse de nouveaux jeux passionnants. Le petit hésite longtemps, tremblant d'émotion, avant de se décider. Il arrache la page d'une encyclopédie ; il est tombé sur la lettre « s » ; y sont mentionnés le chef zoulou Shaka, puis Shakespeare, sans oublier les textes apocryphes et les sonnets du barde d'Avon, la ville ukrainienne de Shakhtyorsk, la Shaking palsy (maladie de Parkinson), ainsi qu'une partie d'un résumé du drame érotique sanscrit *Shakuntala*. Gerard lui dit de ne jamais perdre cette feuille de papier, elle sera son talisman. Ce qui semble au début une entreprise impossible, même pour un auteur doté d'une imagination extraordinairement fertile, réussit : les éléments de la Page s'harmonisent dans un casse-tête (en réalité une devinette) d'un fascinante complexité qui n'est jamais lourde, jamais poussée à l'extrême, grâce à une logique inhérente qui pousse toujours plus en avant l'apparente disparité de

la Page, les incertitudes qu'elle laisse planer. Ainsi, les chercheurs doutent à juste titre que Shakespeare soit l'auteur de la *Yorkshire Tragedy*, une horrible histoire de meurtre, suivie d'une non moins terrifiante punition du meurtrier. Mais le titre est emblématique : Jeremy vient du Yorkshire anglais ; sa famille émigre à *North York*, près de Toronto (qui s'appelait autrefois *York*), le garçon se passionnera pour Shakespeare, il deviendra professeur de littérature anglaise dans une université montréalaise, sans en avoir cependant les qualifications, puisqu'il se prétend détenteur d'un doctorat d'une inexistante université sud-africaine... sur les conseils de son drôle d'oncle Gerard, bookmaker ou mathématicien, selon l'heure.

Mais voilà : *toute la page y passe*, dans un réseau d'intertextualité juste assez étourdissant pour donner une agréable chair de poule. Rien n'est oublié, ni l'Ukraine, ni la maladie de Parkinson – ce serait faire injure au roman d'en révéler les pistes, les trames, les rebondissements. Disons simplement que le drame érotique indien occupe une place majeure en la personne énigmatique de Milena, permettant même une suite à ce roman dont la fin reste ouverte.

En ces temps difficiles où le rire est mesuré, le roman de Moore est un bain de pur plaisir, un jeu de cache-cache brillant avec le lecteur qui se sent sollicité à tout moment, l'invitant à ne pas interrompre la lecture. Ce qui fascine dans la facture du texte, c'est le *souffle* qui l'anime : les trente chapitres sont parfaitement mesurés, agencés de manière à reprendre telle ou telle trame au moment nécessaire (Moore ne se trompe jamais), avec des scènes comme cette réception chez un professeur d'anglais où se joue un jeu où chacun peut faire briller sa mémoire, absolument hilarantes, mettant en scène d'autres personnages qui contribueront à la chute de Jeremy, du moins de sa carrière universitaire.

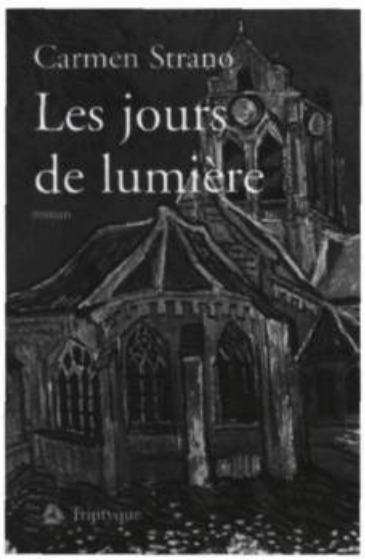
Captif de roses enchaîné est un livre magnifiquement écrit et qui se lit agréablement dans sa version française : intelligent, dynamique, désopilant, triste, sérieux et fou à la fois, avec comme arrière-plan l'Est de Montréal, sa foule bigarrée d'immigrants, fresque de mœurs sans le moindre jugement, un monde superbement structuré que l'auteur a eu un plaisir manifeste à représenter. Car le lecteur subodore à tout moment ce *twinkle in his eye*, le *tongue in cheek* de l'auteur, l'humour noir, le grincement artificiel d'un rouage en réalité finement réglé et huilé : le lecteur se rend compte, trop tard, qu'il est devant une fabrication intellectuelle hautement séduisante. Et pourquoi résister ? Le plaisir consiste à y succomber, comme le disait déjà Oscar Wilde.

Hans-Jürgen Greif

CARMEN STRANO
Les jours de lumière
Triptyque, Montréal
2001, 246 pages

Le premier roman de Carmen Strano, bibliothécaire de référence et rédactrice pigiste pour la télévision, plonge le lecteur dans un univers fantaisiste et parsemé de mysticisme. Non seulement *Les jours de lumière* raconte-t-il l'insaisissable, mais le roman évoque un voyage au cœur d'une émotion à fleur de peau où sont convoqués tous les sens

Rien n'indique à Roumi l'histoire d'amour qui résultera de sa rencontre avec l'inconnu venu manger au restaurant populaire. Il suffit d'un coup d'œil sur Raoul, un artiste peintre, pour que la femme éprouve un attrait irrésistible. Abandonnant calme et célibat, Roumi *s'engage alors dans une relation à perdre haleine*, où elle suit son amant dans sa quête d'identité. Raoul, assez parcimonieux sur les détails concernant sa personne, se croit projeté malgré lui dans le futur. L'emprise du temps ne semble plus ici avoir de sens. Le roman *raconte cette fuite de la temporalité* où le passé et l'avenir se conjuguent en un présent trop lourd pour le peintre.



L'homme guide Roumi d'une église à l'autre, comme pour retrouver un peu de ce temps éclipsé et se rattacher à la réalité qui lui fait défaut. La femme tient tour à tour le rôle d'amante, d'amie et de mère, tandis que les deux amoureux effectuent un voyage mystique où le présent même semble leur échapper. Puis, Raoul Agostini se révèle être Raoul Beaulieu, un homme sans cesse insaisissable et qui s'en va. Dès lors, Roumi, qui ne sait étouffer son amour, continue de se consumer pour son bel inconnu.

Dans *Les jours de lumière*, il est question bien sûr du temps, où les êtres qui sont projetés dans le passé ou l'avenir évoquent les frontières assez floues qui séparent la réalité et la fiction ; mais l'auteure y raconte aussi l'amour et la mort, l'absence et la liberté. Peut-être à cause de la fuite irrémédiable des personnages dans le temps, on ne peut s'empêcher de laisser quelques jours s'écouler avant de se prononcer sur la qualité de ce roman. À l'*exemple de Roumi qui ne* cesse de tomber depuis sa rencontre avec Raoul, le lecteur plonge dans un univers où se côtoient la folie et l'incertitude. L'intérêt s'estompe, il faut le dire, au fil des pages, alors que le personnage masculin se referme toujours *un peu plus sur lui-même*. Comment maintenir égale son attention puisque le déséquilibre de Raoul lui enlève presque toute crédibilité ? Somme toute, *Les jours de lumière* n'est pas une grande œuvre, mais ce premier roman révèle l'originalité et la justesse de l'écriture de l'auteure.

Marie-Michelle Poulin

JANINE TESSIER
Constance
Les Éditions JCL, Chicoutimi
2001, 536 pages

JANINE TESSIER

L'action de ce premier roman de Janine Tessier se déroule à la fin des années 1930, dans une petite localité des contreforts des Laurentides. Armand Lemay, sa femme Constance et leurs sept enfants mènent une vie relativement paisible, malgré la difficulté, pour le mari, de garder ses emplois successifs, malgré aussi les rumeurs qui courent dans le village au sujet de la mort d'un ancien compagnon de travail. Le début de la guerre vient tout à coup bouleverser leur vie. L'un après l'autre, les trois fils sont appelés sous les drapeaux, cependant que plusieurs

des filles quittent la maison pour s'en aller vivre leur vie. La famille s'effrite graduellement sous les yeux de Constance qui met toute son énergie à assumer les départs successifs et à protéger, à travers les événements de la vie quotidienne et en dépit des embûches, le noyau familial ébranlé.

Le roman ne pèche pas par excès d'originalité. Divers ouvrages, ainsi que certaines séries télévisées ont déjà présenté des sagas semblables sur un sujet similaire. Les péripéties elles-mêmes ne sont pas sans rappeler des enchaînements déjà vus ou lus. On y retrouve plusieurs des stéréotypes d'une société matriarcale qui ont été largement exploités dans la littérature québécoise : le père plus ou moins paresseux qu'il faut sans cesse rappeler à ses devoirs, la mère énergique, dominante et besogneuse, le fils de famille amoureux d'une jeune fille pauvre qu'il est contraint d'abandonner, et jusqu'au médecin venu d'ailleurs qui fait tourner les têtes et chavirer les cœurs.

MICHEL TREMBLAY

L'intérêt est pourtant soutenu fermement par le mystère qui entoure certains drames du passé d'Armand. Les événements s'enchaînent comme un feu roulant et confèrent à l'intrigue un rythme remarquable, si on considère la taille du roman, qui aurait pu essouffler plus d'un auteur. L'ouvrage se présente donc comme un ensemble plutôt bien articulé, plutôt efficace. Les quelques longueurs qu'on y décèle (un interminable épisode autour d'une hospitalisation, entre autres) sont bien pardonnables pour un premier roman. Par ailleurs, Janine Tessier met en scène des personnages, des lieux et des sentiments qui nous rappellent la vie de générations encore proches de nous. Nul doute que le livre se gagnera, par cette caractéristique, de nombreux lecteurs et lectrices.

La langue présente également beaucoup d'intérêt. Elle est souple, précise et d'une correction à peine assombrie par quelques impropriétés. Les dialogues arrivent à reproduire avec suffisamment de couleur et de relief la langue parlée de nos gens, sans pour autant tomber dans le sibyllin, l'incompréhensible ou le jargon grotesque. Un lexique fournit la définition des quelques mots et expressions locaux utilisés.

Clément Martel

MICHEL TREMBLAY
L'homme qui entendait siffler une bouilloire
Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal
2001, 183 pages

En 1998, Michel Tremblay apprend qu'il souffre d'un acouphène et doit être opéré pour une tumeur au nerf auditif. C'est cette histoire qu'il raconte dans *L'homme qui entendait siffler une bouilloire*. Mais cette histoire, il ne la rapporte pas en se mettant en scène, comme il l'a fait maintes fois dans plusieurs de ses récits autobiographiques, *Les vues animées*, *Douze coups de théâtre*, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, par exemple. Il prête vie ici à Simon Jodoin, un cinéaste québécois de grande renommée qui, vers la fin d'un tournage, est contraint de consulter un oto-rhino parce qu'il entend un insupportable et persistant bruit, celui du sifflement d'une bouilloire. Après une série d'examens, jusqu'à celui dit de résonance magnétique, le terrible verdict tombe : non seulement est-il atteint d'un acouphène, mais il souffre aussi d'une tumeur dans l'oreille interne. Il doit donc se résigner à se soumettre à une délicate intervention chirurgicale qui n'est pas sans risque, ainsi que le préviennent le médecin spécialiste et l'anesthésiste. Si le cinéaste s'en sort, il doit se résigner à la perte de son nerf auditif de l'oreille gauche et apprendre à vivre avec un acouphène que l'opération n'a pas enrayé.

Le récit, rapporté par un narrateur omniscient, perd une certaine émotion qu'il aurait gagnée, me semble-t-il, si le romancier avait plutôt choisi le récit de confession à la première personne. Simon Jodoin manque quelque peu de sensibilité et perd ainsi de la crédibilité aux yeux du lecteur, tout en ne parvenant pas à émouvoir, même si la situation à laquelle il est confronté est tragique. Le roman – mais est-ce bien un roman ? – n'est cependant pas sans intérêt. S'il faut respecter la décision de l'auteur qui a préféré, sans doute dans le dessein de garder une certaine distanciation, prêter la parole à un autre qui, comme lui, doit réapprendre à vivre pour survivre, il faut rappeler que *L'homme qui entendait siffler une bouilloire* n'est pas unique dans l'œuvre de Tremblay. Il est à placer dans la catégorie des récits qui, comme *La nuit des princes charmants*, *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes*, *Hôtel Bristol* et quelques autres, mêlent réalité et fiction. Fidèle lecteur, je préfère le Tremblay des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*.

Aurélien Boivin

HITONARI TSUJI
La lumière du détroit
Mercure de France, Paris
2001, 142 pages
Collection « bibliothèque étrangère »

Récipiendaire du prix Fémina étranger 1999 pour *Le Bouddha blanc*, Hitonari Tsuji est un auteur culte au Japon, à la fois poète, romancier, réalisateur et chanteur de rock à ses heures. L'écriture de *La lumière du détroit*, roman bref au ton détaché et spirituel, est d'une sobriété fascinante qui réfléchit la quête de paix intérieure des personnages tout en maintenant le suspense psychologique.

Gardien responsable de la classe d'instruction maritime au centre de détention pour jeunes délinquants d'Hakodate, au Japon, le narrateur de *La lumière du détroit* est stupéfait de découvrir parmi les nouveaux détenus son ancien condisciple de classe, Osamu Hanai, incarcéré pour coups et blessures. Saitô se souvient alors du petit garçon qui le terrorisait autrefois, puissant manipulateur au « masque d'innocence » oscillant toujours entre le Bouddha plein de compassion et le démon indifférent. Dix-huit ans plus tard, les rapports de force semblent in-

versés ; pourtant, Saitô se sent toujours manipulé par cet hypocrite qui l'obsède tant par ses manigances et la façon dont il parvient à régner sur les autres détenus que par sa sérénité qui le mue en être de lumière. Alors que Saitô court vers son passé, hanté par la mer et insatisfait de cette ville qu'il habite depuis toujours, une question le tourmente incessamment, celle de savoir si Hanai l'a reconnu ou non. Dans ce suspense psychologique, le Japon prend un autre visage et la « ville ensablée » qu'est Hakodate devient un repoussoir où l'on ne parvient pas, comme Kimiko ou Shizu, à faire ou à refaire sa vie. La violence, la rancune et la solitude sont palpables au cœur

de la mer déchaînée qui borde cette lame de sable où l'on cherche désespérément la liberté intérieure.

L'écriture de Tsuji, d'une sobriété hallucinante, fait basculer le lecteur au cœur d'un univers tristement isolé. Le roman reste cependant empreint d'une douce spiritualité qui transcende la cruauté et le malaise apparents des personnages.

Catherine Paradis

Une douce spiritualité qui transcende la cruauté et le malaise apparents des personnages.

THÉÂTRE

LOUIS-DOMINIQUE LAVIGNE, JEAN DEBEFVE et DIDIER DE NECK
Les papas
Lanctôt, Outremont
2001, 75 pages

Deux papas donnent une conférence dont le but est d'exposer ce qu'ils font de leur journée. Seule ombre au tableau : leurs fils, c'est-à-dire leurs assistants, manquent à l'appel. Qu'à cela ne tienne ! Les deux pères commencent leur conférence : le premier, Merlin, est un magicien ; le second, Lance, est un assureur, anciennement chevalier ! Dès cette révélation, la conférence, apparemment terre-à-terre, bascule dans un univers merveilleux où cohabitent magie, princesses, ondine et dragons.

Douze courtes scènes s'enchaînent et transforment ces conférenciers en conteurs qui font le récit de leur jeunesse dans « le monde magique » de leurs aventures et de leurs amours. Alors que Lance incarne les compromis du monde adulte qu'il a choisi, Merlin, qui a quitté le monde magique par obligation, symbolise le monde fantastique de l'enfance. Ces deux univers se confrontent par le biais des deux pères. Merlin, de peine et de misère, parviendra à réconcilier Lance avec ses rêves : « Quand on rêve, il ne faut jamais être distrait. Sinon, on passe à côté de son rêve. Et c'est terrible : passer à côté de son rêve, non ? » (p. 57-58). Finalement, les deux pères se reconnaîtront en leurs « fils » : le jeune Lancelot se fera chevalier et tuera un méchant dragon avec l'aide du fils de Merlin... qui se révélera être une fille ! Enfin, les papas laisseront partir, le cœur en paix, leurs enfants à la recherche de l'aventure et de l'amour par les sentiers du rêve.

Cette pièce de théâtre utilise des procédés susceptibles, par leur familiarité, de toucher un jeune public. Le thème usé du déchirement des hommes face à un monde réel et à un monde de rêves est revivifié grâce à un style naïf, où une épouse nommée Geneviève peut devenir *Guenièvre*. Les unités de lieu, de temps et d'action simplifient la compréhension tout en faisant appel à la magie de l'imaginaire pour parfaire le décor que dessinent les papas par leurs mots. Cette pièce ouvre, pour les enfants, la « porte des rêves » (p. 75).

Catherine Bélec

PIERRE-MICHEL TREMBLAY
Le rire de la mer
Lanctôt, Outremont
2001, 119 pages

Pénélope est morte d'un cancer. Son amoureux, Alex, a décidé de la faire revivre en jouant au théâtre les histoires que sa douce a écrites durant les derniers jours de sa vie. Ainsi, entre des introductions menées par Alex et un chœur « grec » en crise d'identité, cette pièce expose en sept épisodes les pensées et les rêves de cette femme de trente-sept ans qui se sait condamnée. C'est sous un œil scrutateur, cynique, mais plein d'humour que Pénélope nous amène en voyage pour aborder plusieurs sujets graves : la mondialisation, la lutte pour l'indépendance, la mort et l'obsession des convenances sont quelques-uns des thèmes abordés.

Au fil de ses vingt-cinq scènes, cette pièce esquisse avec un humour mordant et en un style satirique un portrait de la société contemporaine. Le rythme saccadé, parfois lent, parfois étourdissant, symbolise bien l'éclatement qui caractérise cette pièce. Éclatement du temps et des lieux également, Pénélope nous mène de Londres en Bretagne. Présent et passé, véritables et mythiques, se confondent avec le rêve. C'est en passant du monde de Lewis Caroll à celui d'Homère, sans oublier ceux de Molière et de Gratien Gélinas, que Pénélope s'achemine vers son inévitable fin. Cependant, avant cela, elle doit affronter sa sœur Brigitte, son opposé, voire son contraire. À travers cette antagoniste éprise de perfection et de « paraître », Pénélope, au prise avec son corps malade et sa révolte, affronte ainsi l'absurdité d'une société conservatrice.

Cette résurrection qu'Alex offre à son amoureuse se termine, d'une part, par la révélation de la cause de la mort de Pénélope et, d'autre part, par la seconde mort de cette femme. Ces deux scènes, si elles s'insurgent contre l'apparente absurdité de la vie, proposent deux « guides » pouvant l'éclairer : l'amour et l'humour, puisque « le rire est un rayonnement » (p. 112). Il n'y a pas de recette au bonheur, seulement des tentatives : « Là-bas, en Grèce, avec une orange, devant la mer qui riait, j'étais bien. Des fois, on y arrive... » (p. 119).

Catherine Bélec

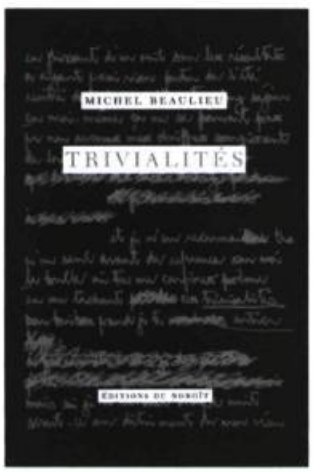
POÉSIE

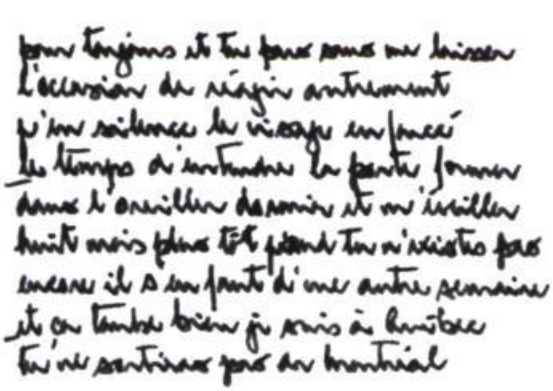
MICHEL BEAULIEU
Trivialités
Éditions du Noroît, Montréal, 2001, 116 pages (Photos)

Michel Beaulieu est décédé en 1985 en laissant derrière lui une œuvre importante qui a marqué la poésie québécoise. Grand lecteur de poèmes, Beaulieu aura été l'un des critiques les plus pénétrants et l'un des poètes les plus influents de sa génération. Plus de quinze ans après sa mort, les Éditions du Noroît lancent *Trivialités*, un recueil qui était en préparation au moment où la mort a surpris Beaulieu.

On retrouve dans ces poèmes le ton et les thèmes auxquels le poète nous avait initiés dans *Kaléidoscope ou les aléas du corps grave*, le dernier recueil publié de son vivant. Une centaine de poèmes à la prose minutieusement découpée nous permettent de retrouver ce glissement sur la trivialité quotidienne où l'auteur se met à l'écoute du monde qui l'entoure, des frémissements de l'être devant le suicide d'une amie et du simple, mais néanmoins paradoxal, plaisir de vivre. Le ton est volontairement familier, voire trivial, le poète cherchant à dire le plus simplement du monde son rapport à l'autre, à la poésie et à l'existence : « mais outre que ces cinq et si courts poèmes/ je les écrivais en rêvant de toi/ ce dernier juillet je voulais passer/ cette soirée à tes côtés là-bas ». Comme le souligne Guy Cloutier, le préfacier, *Trivialités* « est sans doute le recueil le plus personnel de Beaulieu » ; on ne peut lui donner tort et surtout constater que ce recueil, malgré son caractère inachevé, est l'un des moments forts de la poésie cette année.

Roger Chamberland





COLLECTIONS « ADO » ET « GIROUETTE »

Sonia K. Laflamme
La nuit de tous les vampires
(fantastique) 144 pages
9,95 $ ISBN 2-89537-045-1

Nadya Larouche
Une nuit à dormir debout
(fantastique) 128 pages
9,95 $ ISBN 2-89537-042-7

Michel Lavoie
La rage dans une cage
(drame) 128 pages
9,95 $ ISBN 2-89537-044-3

Ann Lamontagne
La Cité des Murailles
La piste des Youfs II
(aventure) 176 pages
9,95 $ ISBN 2-89537-041-9

Sylvain Meunier
Le cheval d'Isabelle
(aventure) 148 pages
9,95 $ ISBN 2-89537-039-7

ATIQ RAHIMI
Terre et cendres
P.O.L., Paris, 2000, 92 pages

Tu regardes, bouche bée, l'avion fendre la tour. De petits points en dégringolent : des êtres humains. Le soir, à la maison, tu compulses les émissions d'actualité pour essayer de comprendre. Tu es soulagée d'entendre : « C'est terrible, oui, mais combien d'autres personnes sont mortes au fil des années à cause de leur ingérence ? » Puis, les pages littéraires d'un bon journal annoncent un livre, *Terre et cendres*, par un jeune Afghan de trente-huit ans exilé en France. Publié en 2000, c'est maintenant qu'il atteint les plus grandes ventes. Enfin, tu comprendras peut-être. Un peu plus, du moins. Tu regardes sa photo. Il a une bonne gueule. La gueule de celui qui pense. Tu te réjouis de lire : « J'espère simplement, à travers mon livre, attirer l'attention sur le drame de la guerre où qu'elle soit. Car mon vieillard éprouverait exactement la même chose s'il avait perdu sa famille dans le World Trade Center » (*Le Devoir*, 10 et 11 novembre 2001). Alors tu annules un rendez-vous pour assister à la conférence. De fait, cet homme réfléchit. De tous les côtés, il cherche à appréhender le destin des êtres. Tu le regardes à côté de cet autre écrivain qui a aussi écrit un livre où l'horreur de la guerre et de l'injustice te soulève et tu comprends que l'Afghan veut la paix, à tout prix. Tu le comprends à ce qu'il dégage : si loin de l'amertume et du fiel de son voisin. Pendant qu'il écoute la question qu'on lui pose, il réfléchit.

Tu ouvres le livre et te voilà plongée dans « le sommeil pesant de la poussière ». De l'attente dans la poussière. Avec l'enfant Yassin et son grand-père, tu espères, adossé contre le parapet d'un pont, la prochaine voiture qui se dirigera vers la mine. Il faut bien annoncer à Mourad, son fils, que tout le monde au village a été tué. Tu n'es pas sourde comme Yassin, non, tu entends les voix qui, en le tutoyant, assaillent le grand-père. Tantôt sa conscience. Tantôt sa pensée. Le plus souvent l'observateur qui, tel Dieu, voit tout. « Le temps a laissé l'empreinte de son passage près de tes yeux, une empreinte formée de lignes sinueuses, comme des vers entrelacés autour de deux orifices, des vers affamés qui guettent... » Tu suis, étape par étape, la lente succession des gestes de survie.

Malgré ces qualités certaines, tu es agacée. Tu sens qu'on force en toi la pitié. Peut-être t'explique-t-on trop dans les menus détails les sentiments ? Tu aurais souhaité le narrateur aussi absolument discret que l'homme car, parfois, tu le vois à une deuxième lecture, ton esprit est distrait de la richesse du texte : les explications trop nombreuses diluent le texte pourtant fort à ses débuts. Sont-ce là des maladresses de traduction ? Tu l'ignores, mais les points de suspension, abondants, accentuent le malaise. Tu sais bien que sous eux, après eux, restent encore bien d'autres couches de souffrance.

Tu n'aimes pas, non plus, Mourad autant que ne le fait Dastaguir. Car enfin, peux-tu vraiment voir un héros en l'homme qui, pour sauver son honneur, a fendu le crâne d'un voisin qui avait fait des avances à sa femme ?

Enfin la voiture arrive. Tu ressens les secousses de la mauvaise route. Défilent la terre sèche. Les montagnes. Le paysage seul comme Dastaguir qui n'arrive plus à se faire entendre de son petit-fils. Tu t'inquiètes : quels mots choisir pour parler à Mourad ?

Puis tu repars de la mine, les mains derrière le dos, l'émotion annulant toute fatigue, et tu marches, tu marches à travers la terre en cendres comme la vie des gens de ce pays. Et tu te demandes si Dastaguir a idéalisé son fils.

Lyne Desaulniers

Le temps a laissé l'empreinte de son passage près de tes yeux, une empreinte formée de lignes sinueuses, comme des vers entrelacés autour de deux orifices, des vers affamés qui guettent...